

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

EXPLORATION DE LA BAIE D'HUDSON.

(Suite)

Courants.

Au large de l'entrée du détroit d'Hudson, le courant se dirige dans une direction sud. Pendant les deux jours que le steamer est resté au large, à cause du brouillard, le vent était très faible, en sorte que si le navire a été emporté à la dérive, cela doit avoir été presque entièrement causé par le courant. Pendant ces quarante-huit heures, le navire a été entraîné au sud à quarante milles de sa position, d'après la route estimée. C'est plus que ne l'indiquent les directions de l'Amirauté, et les navires qui arrivent à l'entrée du détroit par une brume épaisse ont donc besoin d'être très prudents.

A Port-Burwell, près du cap Chudleigh, les grandes marées montent et baissent d'environ 19 pieds, et le courant, dans le détroit de Grey, qui sépare les îles Button et le Cap, a une vitesse d'environ quatre nœuds à l'heure, et quand la brise souffle contre la marée, il fait une méchante mer, confuse et brisée, qui pourrait être dangereuse pour les goëlettes faisant la pêche.

A Ashe's-Inlet, près de North-Bluff, les grandes marées montent et baissent de 32 pieds. Au large du Bluff il y a un ras de marée, et dans les trois milles du rivage, la vélocité du courant est très grande, et atteint quelquefois six nœuds.

A la baie de Stupart, près du cap Prince de Galles (*Prince of Wales Foreland*) la marée monte et baisse de 28 pieds. Sur cette côte les marées n'ont pas une vélocité aussi grande que sur la côte nord, probablement parce que l'eau est moins profonde.

A l'extrémité ouest du détroit les marées ont aussi une grande vitesse. Les grandes marées, à l'île Nottingham, montent et baissent de 14 pieds, et au cap Digges d'environ 10 pieds.

A l'entrée du Port-Churchill il y a un ras de marée dont la vélocité, à mi-marée, est, je crois, de sept nœuds.

Température de la mer.

La température de la surface de l'eau au large de Belle-Isle était, le 25 juillet, de 41-6, mais elle tomba graduellement à mesure que nous avançons vers le nord, et elle n'était le 4 août, jour où nous étions au large de l'entrée du détroit d'Hudson, que de 34-7.

Le 29 septembre, à notre retour, cette température était, au large du détroit d'Hudson, de 32-5, et le 9 octobre elle était, vis-à-vis Belle-Isle, mais à une certaine distance à l'est, de 36°.

Dans le détroit d'Hudson, la température moyenne de la surface de l'eau, d'après les observations faites au large, était, en allant, de 39-9; la plus forte moyenne de toutes les observations d'une journée a été de 33-3 et la plus basse 32-6. En revenant, la plus basse moyenne journalière a été de 31-8, et la plus forte de 33°. La température la plus élevée a été observée, dans chaque cas, à l'extrémité est du détroit, et la plus basse au large de l'île Nottingham.

Dans la baie, la température à la surface varie beaucoup suivant la position géographique des lieux; ainsi, au large de l'île de Marbre, elle était de 39-4, de 41° au large de Churchill, de 39-7, à environ 100 milles au nord-est de la Factorerie d'York, d'après les observations que j'ai faites en allant au cap Digges, et de 36° au large du bout méridional de l'île Mansfield.

On peut donc regarder la baie d'Hudson comme un immense bassin d'eau relativement chaude, qui doit avoir une très heureuse influence sur la saison d'hiver dans le pays situé au sud et à l'est.

Le facteur de Churchill m'a appris que la baie n'a jamais gelé à une grande distance du rivage, et que l'eau est toujours visible. De plus, comme la température de cette eau doit être au-dessus de 29-8 Fahr (le point de congélation de l'eau salée), pendant que sur le rivage la température est au-dessous de zéro, il résulte de ces conditions réunies qu'il y a sur la baie, pendant l'hiver, une air où la pression barométrique est basse avec vents d'ouest et de nord-ouest accompagnés de grands froids dans la partie ouest et nord-ouest de la baie, selon que l'indiquent les observations faites à la Factorerie d'York, tandis que sur le côté opposé, la brise souffle du sud-ouest, du sud et du sud-est.

Avant de terminer la partie météorologique du présent rapport, je dois faire remarquer qu'il est maintenant établi que la baie est navigable au commencement de juin, en temps que les conditions météorologiques sont concernées. La barque *George and Mary* a quitté le port après avoir coupé la glace, le 7 juin de cette année, et a fait voile depuis cette époque dans la partie septentrionale de la baie.

Exploration.

M. W. A. Ashe, A. T. F., un des observateurs de l'expédition, a exploré le port et une partie de la côte voisine du poste No. 1, Port-Burwell, près du cap Chudleigh, et j'ai moi-même préparé le routier de l'entrée du port. M. Ashe a aussi exploré le port du poste n^o 3 (Ashè-Inlet). Outre que j'ai moi-même fait les déterminations de la position, de la variation et de la déclinaison du compas, j'ai, à tous les autres postes du détroit, exploré les ports et fait les routiers nécessaires. J'ai également exploré à la hâte, le port de l'île de Marbre et me suis procuré, par l'entremise d'un des employés de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, un plan du port Churchill. Je vous transmettrai des copies de tous ces travaux quand j'aurai pris le temps de compléter les réductions finales et de recopier les plans.

Ressources de la région de la baie et du détroit d'Hudson.

J'ai l'honneur de faire le rapport sur les ressources de ces eaux :

Les poissons et mammifères utiles de ces eaux comprennent la baleine, le marsouin, la morse, le narval, le loup-marin, le saumon, la truite, la morue et une variété de petits poissons.

Jusqu'à présent on s'est peu occupé de ces pêches ; cependant les Américains y font la pêche à la baleine, et la Compagnie de la Baie-d'Hudson celle du marsouin, du morse, du saumon et de la truite.

Le principal emplacement de pêche à la baleine est l'anse *Rowe's Welcome*, immense bassin situé dans la partie septentrionale de la baie d'Hudson. Les baleiniers des Etats-Unis, particulièrement des Etats du Massachusetts et du Connecticut, y font actuellement et depuis plus d'un quart de siècle, une pêche très productive.

Le rapport du commissaire des pêches des Etats-Unis pour l'exercice 1875-6, constate que dans le cours des onze années qui ont précédé 1874, il a été fait environ cinquante voyages à la baie d'Hudson. Les recettes obtenues par ces baleinières de la Nouvelle-Angleterre se sont élevées à au moins \$1,371,000, ou une moyenne de \$27,420 par voyage, et comme les bâtiments qui s'occupent de cette industrie sont relativement de peu de dimensions, les profits qu'ils en ont retirés sont considérables. Si l'on admet qu'il est venu en moyenne trois navires par année, depuis la date du rapport mentionné plus haut jusqu'à l'année courante, la valeur de l'huile et des os que nos voisins ont rapportés de la baie d'Hudson, a été de \$822,600, soit un grand un grand total de \$2,193,600.

Ces baleinières vont hiverner à l'île de Marbre, sur la côte nord-ouest de la baie d'Hudson. Les baleinières partent généralement des ports du Massachusetts ou du Connecticut dans le cours de juillet, arrivent à l'île en septembre, passent l'hiver dans un port bien abrité qu'elles quittent au mois de juin suivant. Puis elle se dirigent au nord sur l'emplacement de pêche à la baleine avec le plus d'expédition possible. La pêche se continue jusqu'au 1er septembre, et à cette date les navires s'en retournent avec de bonnes cargaisons de lard et de fanons. Une ou deux baleinières, quelquefois plus, hivernent chaque année à l'île de Marbre.

Bien que cette industrie soit encore relativement dans son enfance, je suis convaincu, qu'à raison des profits retirés par ceux qui s'en occupent, des facilités de la développer, ainsi que de la plus grande attention qu'on porte maintenant aux ressources de la région de la baie d'Hudson, il s'y rendra avant peu un nombre beaucoup plus considérable de navires. Je suis certain que ces eaux renferment beaucoup de baleines, parce que nous en avons vu continuellement pendant le voyage du *Neptune*, et d'après ce qu'on dit, jamais un navire n'est encore parti sans avoir un chargement convenable. La barque *George and Mary*, sous le commandement du capitaine Fisher, du Connecticut, qui a hiverné à l'île, l'année dernière, en est parti le 7 juin, et a réussi à prendre trois baleines avant d'arriver à l'ancre *Welcome*. Si l'on considère qu'il ne lui fallait plus que cinq ou six de ces mammifères pour compléter sa cargaison, on voit de suite que cette pêche ne diminue aucunement.

4. De toutes les pêches qu'exploite la Compagnie de la Baie-d'Hudson, celle du marsouin est la plus considérable. Le lard de ces mammifères pèse de 250 à 400 livres, et produit de la très bonne huile.

L'année dernière, la compagnie en a pris près de 200 dans une marée à Churchill, et un nombre beaucoup plus considérable à la baie Ungava. Elle a établie d'immenses raffineries à plusieurs des postes du nord, et au lieu d'exporter le lard en grenier comme elle le faisait autrefois, elle le raffine et expédie l'huile pure en baril. La pêche au marsouin ne se fait pas au moyen d'armes à feu ou du harpon, comme celle du morse et de la baleine, mais on fait échouer cet animal sur les platiers des anses, où la marée monte de 10 à 25 pieds ou plus, et où on le retient au moyen de rets à trappe jusqu'à ce que l'eau disparaisse ; le marsouin demeure alors à sec sur les cailloux et le sable. L'opération est très simple et ne coûte rien. La compagnie fait aussi la pêche au morse ; chaque année, deux sloops partent de Churchill pour d'excellents emplacements de pêche au morse situés au nord de l'île de Marbre, et ils n'ont encore jamais manqué de se procurer, dans l'espace de quelques semaines, autant de lard, d'ivoire et de peaux

qu'ils peuvent en emporter. On a pris de vingt à trente de ces mammifères pendant la présente saison. Cette année les navires ont rencontré les Esquimaux du nord et ont fait avec eux un commerce très lucratif, en échangeant de la poudre, des balles, etc., contre de l'ivoire, de l'huile, des peaux de bœuf musqué ou d'autres fourrures.

Un des membres de l'expédition s'est fait donner une estimation de la valeur de l'huile que la compagnie et les baleiniers des Etats-Unis ont obtenue dans la baie d'Hudson l'année dernière, et bien que je n'aie aucun moyen de la contrôler, il est probable qu'elle est au-dessous de la vérité. L'estimation fixe la valeur de l'exportation à \$150,000. Je suis convaincu qu'on peut développer d'une manière presque illimitée, les pêches du morse et du marsouin, et comme on s'occupera sûrement davantage de cette industrie à l'avenir, nous pouvons compter qu'elles se feront avant peu, sur une échelle plus importante. Nous avons vu un grand nombre de morses à l'extrémité ouest du détroit. En traversant des îles Digges à l'île Nottingham, une après-midi, nous en avons trouvé de cinquante à cent sur la glace.

5. La compagnie exploite également à différents endroits, particulièrement à Ungava, les pêches au saumon et à la truite. Ces excellents poissons abondent dans presque tous les cours d'eau. On les trouve généralement en plus grand nombre pendant certaines saisons, en amont et à proximité de la marée, à l'endroit où l'eau salée se mêle à l'eau douce. Cette industrie, d'après les renseignements qu'on m'a donnés, n'est que le commencement de ce qui deviendra très prochainement une exploitation importante et lucrative.

La Compagnie de la Baie-d'Hudson possède actuellement un steamer appelé le *Diana*, qui voyage directement entre Londres et la baie d'Ungava. Ce steamer est muni d'un appareil réfrigérant au moyen duquel on peut expédier le saumon frais sur le marché de Londres, où il se vend à des prix élevés et tout à fait rémunérateurs. Cette année une cargaison s'est vendue \$18,000. Ce petit steamer ne s'occupe que de ce genre d'affaires, et un autre portant le nom de *Labrador*, transporte toutes les marchandises dont on a besoin à Fort-Chimo et dans le district d'Ungava.

6, Morue. Il n'a pas encore été trouvé de morue dans les eaux de la baie d'Hudson, ou la partie occidentale du détroit, mais il y en a une très grande abondance dans les baies situées autour du cap Chudleigh, tant du côté est que ouest. Les goëlettes de Terre-Neuve vont encore aujourd'hui jusqu'à la baie Nachvak, et paraissent s'être dirigées d'année en année plus au nord.

Tout en étant de bonne qualité, la morue prise au large du Cap Chudleigh ne valait pas celle qui a été trouvée sur les bancs.

7. En terminant j'ai l'honneur de suggérer que, si l'on négocie un

traité de réciprocité commerciale avec le gouvernement des Etats-Unis, l'on devrait tenir compte de la grande valeur des pêches de la baie d'Hudson.

Si les baleinières des Etats-Unis obtiennent la permission de continuer à venir pêcher dans ces eaux, il devrait être fait des arrangements pour que le Canada reçoive un équivalent convenable pour le privilège.

S'il n'est pas accordé un très fort dédommagement pour le privilège en question, je suggérerais de plus que le gouvernement se réserve le droit de faire et de mettre à exécution des règlements qui empêcheront l'extermination de ces précieux mammifères. Je me permettrai, à ce sujet, d'attirer votre attention sur le fait que l'industrie de la pêche à la baleine dans le golfe Saint-Laurent était prospère, il y a quelques années, et que dix goëlettes y trouvaient de l'occupation. Peu de temps cependant après qu'on eût accordé aux Américains le droit de pêcher dans ces eaux, ces derniers, en faisant usage de bombes explosives et autres méthodes de pêche, avaient complètement chassé ces mammifères du golfe, et détruit cette industrie canadienne.

Commerce.

Fort-Chimo, situé à l'extrémité sud de la baie Ungava, est le poste de commerce de la côte méridionale du détroit d'Hudson. Les Esquimaux et les sauvages visitent régulièrement le fort pour y échanger leurs fourrures contre de la poudre, des balles, etc.

La Compagnie de la Baie-d'Hudson possède également un poste à la baie Nachvak, où elle se procure des indigènes, certaines fourrures très précieuses, comme le renard noir, etc

Le poste de Nachvak est l'un des postes auxiliaires de Rigoulette, échelonnés sur la côte du Labrador. Ces postes sont approvisionnés par le steamer *Labrador*, et on m'a informé que les autorités de Terre-neuve réclamaient et percevaient des droits de douane sur toutes les marchandises à Rigoulette ; ainsi des droits se trouvent perçus sur des marchandises dont la consommation doit se faire au Canada, attendu que le navire contient toutes les marchandises à destination de Fort-Chimo. Le Canada se trouve le perdant, et la compagnie n'en retire aucun profit, sauf peut être ce qui provient de la différence des tarifs des deux pays.

Les exportations de nos postes et des postes des missions consistent principalement en peaux et huile de phoques, saumons et truites salés, morues, ivoires, peaux d'ours, de daim et de renard. De plus, comme je l'ai dit précédemment, on exporte d'Ungava, de l'huile de Marsoin et du saumon congelé.

Le commerce de la compagnie de la Baie-d'Hudson est soumis aux droits de douanes, et le gouvernement canadien perçoit des sommes considérables sur les importations de Churchill, York et l'Original. Mais toutes les baleinières des Etats-Unis qui fréquentent la baie peuvent faire le commerce, sans licence, avec les indigènes habitant la partie nord-ouest de la baie, et elles y font le commerce en concurrence avec la Compagnie de la Baie-d'Hudson, qui est obligée de payer des droits sur ses importations.

Un citoyen américain, le capitaine Spicer, a même établi un véritable poste de commerce sur la rive nord du détroit, un peu à l'ouest de North Bluff, que je me proposais de visiter, ce que je n'ai pu faire.

Les indigènes m'ont cependant informé qu'il s'y rendait un navire chaque année, qu'un agent y passait l'hiver à faire le commerce avec à peu près cinquante familles. Les Esquimaux établis à North-Bluff possèdent une vieille baleinière de construction américaine, en bon état de réparation, et ils m'ont appris qu'ils font quelquefois la pêche à la baleine, pour compte du capitaine Spicer et que chaque fois qu'ils capturent une baleine, il leur est donné des boissons spiritueuses. On connaît trop les malheureux effets de ce paiement pour qu'il soit nécessaire d'en parler.

Quant à la valeur du commerce qui s'y fait, des hommes que je crois de bons juges, prétendent qu'une famille d'Esquimaux peut rapporter à un commerçant \$500 par année. La Compagnie de la Baie-d'Hudson estime que quelques-uns de ses meilleurs chasseurs sauvages lui rapportent \$1,000 par année, et tout en admettant que la région du détroit ne soit pas la partie nord-ouest de la baie, le commerçant doit au moins retirer près de \$400 d'une famille. Cette estimation porterait la valeur du poste du capitaine Spicer à \$20,000 par année; et je crois que cette estimation est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Toutes les marchandises à bord des bâtiments américains, et destinées au commerce avec les indigènes, devraient être soumises aux droits, ou bien l'on devrait obliger tous les navires à prendre une licence, dont le prix serait équivalent au droit, avant de leur permettre l'entrée du détroit d'Hudson. En effet, le commerce des peaux de bœuf musqués, de caribous, de loups-marins et de l'ivoire, n'est pas ce qui compte le moins dans les profits d'une expédition de pêche à la baleine.

L'usage des liqueurs spiritueuses comme article de commerce, et même l'importation de ces liqueurs, devraient être absolument prohibés.

On pourrait établir d'avantageux postes de commerce sur la rive méridionale de la baie, car les indigènes doivent faire plus de 300 milles pour se rendre à Fort-Chimo afin de s'y procurer de la poudre, des balles, etc.

Les indigènes du North-Bluff m'ont aussi informé que nous trouverions près des îles Sauvages du Milieu, des indigènes qui n'avaient jamais encore trafiqué avec les blancs, et qui avaient des quantités considérables d'ivoire.

Il paraît être hors de doute que la pêche à la baleine et au marsouin, la chasse au morse ainsi que le commerce avec les Esquimaux, peuvent être des occupations lucratives, et il est malheureux que les Canadiens n'aient aucune part des profits qui en découlent.

HISTOIRE NATURELLE.

Habitants.

Les seuls habitants du détroit et de la partie septentrionale de la baie d'Hudson, à part les gens à qui peut être confiée la garde du poste du capitaine Spicer, sont des Esquimaux.

Ceux qui habitent la côte nord du détroit comprennent très bien les habitudes des blancs et paraissent enchantés de voir que leurs rapports avec eux sont devenus plus fréquents. Un ou deux d'entre eux parlent l'anglais, d'autres le comprennent facilement, mais ne veulent pas parler. Les Esquimaux raffolent particulièrement de toute espèce de vêtements, en coton ou en laine, et le chef à North-Bluff se pavane avec un haut faux-col en toile.

Ces indigènes sont dociles, aimables et disposés à travailler. Lors du débarquement des provisions et de la houille, à North-Bluff, ils ont travaillé toute la journée avec tout l'entrain possible, et transporté de pesants fardeaux sur les rochers, se faisant payer avec des biscuits, qu'ils aiment à la folie.

Il y avait à peu près trente Esquimaux au port, mais pendant mon absence, il en est venu beaucoup d'autres, et tous étaient très bien disposés envers notre parti.

Ils ne possèdent d'aliments farineux d'aucune sorte, et en conséquence les mères doivent allaiter leurs enfants jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de trois ou quatre ans. Les familles comptent peu de membres ; il y a rarement plus de deux ou trois enfants, bien qu'en règle générale, on se marie jeune. Le nombre des Esquimaux doit avoir sensiblement diminué, car on voit partout des signes de leur présence, et cependant nous n'en avons rencontré nulle part, sauf à Port-Bowell, Ash Inlet et dans la baie de Stupart. A environ six milles de Port-Burwell, se trouvent les restes de ce qui a dû être autrefois une importante colonie d'Esquimaux ; les demeures souterraines sont encore bien conservées. Actuellement, d'après les renseignements qui m'ont

été fournis, il y a que cinq ou six familles d'Esquimaux, entre le cap Chudleigh et Nachvak.

Le long de la côte du Labrador, les Esquimaux forment de petits établissements autour des postes des missions des moraves ; mais leur nombre varie beaucoup. On dit que Nain est leur plus important établissement, et la population y est d'à peu près 200 âmes.

Ces derniers sont tous instruits. Ils peuvent lire et écrire dans leur propre langue, et les missionnaires m'ont informé qu'ils assistaient régulièrement à l'église et qu'ils aimaient beaucoup la musique. Ces missionnaires commerçants ne donnent ni liqueurs alcooliques, ni autres aux indigènes, mais ces derniers s'en procurent parfois des pêcheurs de Terre-neuve. Cependant cela n'arrive que rarement, et il n'y a jamais eu de tapage ni trouble.

Ces missions subviennent à tous leurs besoins ; les missionnaires prêtent aux Esquimaux d'excellentes trappes ainsi que des lignes, etc., et achètent tous les produits de leur pêche et chasse, que ce soit des loup-marins, de la morue, du saumon, des fourrures ou toute autre chose. Un navire à voile appelé *Harmony* apporte chaque année des approvisionnements de Londres, et s'en retourne après avoir visité tous les postes des missions, avec majeure partie de la pêche de la saison. Le paquebot de Terre-neuve fait plusieurs voyages à Nain durant l'été, mais il ne va pas plus au nord.

J'ai parlé du commerce que font ces missionnaires, parce que c'est, à mon avis, celui qui répond le mieux aux besoins des indigènes et tend davantage à améliorer leur condition, lorsqu'il est fait honorablement, comme il l'a été et l'est encore sur la côte du Labrador.

En parlant des habitants du détroit, j'ai mentionné plus particulièrement ceux qui habitent la côte nord, cependant ceux que nous avons rencontrés à la baie de Stupart étaient également doux et disposés à nous aider.

Mais comme leurs rapports avec les blancs avaient été moins fréquents, ils étaient plus simples et beaucoup plus démonstratifs. Lorsqu'ils apprirent qu'on allait construire un poste et qu'un parti demeurerait avec eux, ils montrèrent leur joie en formant un cercle autour de l'interprète, en dansant et criant comme une bande d'écoliers.

Un mot au sujet de leur honnêteté. Quoique les morceaux de fer et de bois aient pour eux, une valeur que nous ne pouvons estimer, jamais ils ne prendront rien sans avoir d'abord demandé la permission, et ils n'ont pas même pris un copeau ou un bout de clou sans le demander à l'officier qui surveillait les constructions.

Quant aux principaux effets de leur contact avec les baleiniers des Etats-Unis, je me permettrai de citer un extrait du rapport du lieutenant Ray, du service des signaux des Etats-Unis, qui avait le contrôle

de l'observatoire établi à la pointe Barrow, lequel me donne toute raison de croire que les baleiniers de la Nouvelle-Angleterre font le même genre de commerce que semblent avoir fait leurs frères du Pacifique. Le lieutenant Ray dit :

“ Le poste serait beaucoup plus en sûreté si l'on pouvait mettre en vigueur la loi concernant la vente des marchandises apportées en contrebande sur cette côte par les baleiniers et les commerçants”.....
 “ Dans toute la flotte, deux ou trois navires seulement ont enfreint la loi. J'ai vu à peu près tous les capitaines des bâtiments à leur arrivée, et ils m'ont promis de faire observer rigoureusement la loi, mais en dépit de tout, les indigènes se sont enivrés par trois différentes fois dans le cours du mois dernier”.

Faune.

Les mamifères terrestres du détroit et de la partie septentrionale de la baie d'Hudson sont :

L'ours polaire, le renard (trois espèces), le lièvre, le renne.

La peau de l'ours polaire a beaucoup de prix ; les agents de la compagnie de la baie d'Hudson l'estimant à \$12. Bien que les Esquimaux rapportent que cet animal est très sauvage, je ne crois pas que, règle générale, il attaque l'homme s'il n'a d'abord été blessé ou s'il n'est poussé par la faim, mais dans ce cas il est dangereux à rencontrer.

L'ours polaire s'attaque principalement au loup-marin. Les Esquimaux qui demeurent sur la côte sud du détroit, à la baie de Stupart, m'informent que ces animaux fréquentent le voisinage en nombre considérable à une certaine époque de l'année. La chair de ces ours est bonne à manger, mais on dit que le foie est empoisonné.

Renard—Si l'on en juge par la quantité de peaux de renard blanc que les indigènes possédaient, ces animaux doivent être nombreux. Mais la valeur commerciale de ces peaux est presque nulle, sauf lorsque le renard a été pris pendant un certain temps de l'année.

Le renard bleu est une espèce dont la couleur est grise acier. Les peaux valent mieux que celles du renard blanc, mais il y en a beaucoup moins.

Le renard rouge a de la valeur, car là où il existe se trouvent ordinairement des renards noirs, et la fourrure de ces derniers est d'un grand prix.

Il a été vu des renards rouges sur la côte méridionale du district, et chaque année il est tué, à coups d'armes à feu, ou pris, des renards noirs dans la contrée située au sud du cap Chudledgh.

Les esquimaux se nourrissent et s'habillent au moyen de rennes, et se

servent des cornes pour confectionner les arcs des harpons, ainsi que pour plusieurs autres fins. Les Esquimaux de North-Bluff nous ont fourni de la venaison que nous avons tous trouvée excellente.

Le lièvre abonde sur toute la côte du détroit, particulièrement aux alentours de North-Bluff.

Gibier—On en a vu de plusieurs espèces. Les oies, cygnes, canards, et gelinottes abondaient, en sorte que les officiers et les autres employés des postes peuvent facilement se procurer une nourriture variée.

Travaux de l'expédition pour l'année prochaine.

Les observations qui seront faites dans le cours du présent hiver serviront sans doute beaucoup à faire connaître ce qui en est au sujet de la formation, du dégel et du mouvement en général de la glace, ainsi que les phénomènes affectant la navigation, mais il serait impossible d'établir définitivement, par les observations d'une seule année, quelle est la période moyenne de navigabilité du détroit. Je crois donc qu'il serait désirable de conserver certains postes pendant une deuxième année, et peut-être une troisième année, au moins quant à trois d'entre eux.

J'ai l'honneur de recommander que l'on conserve pendant l'exercice 1885-86 les postes suivants : ceux de Port-Burwell, près du cap Chudleigh, d'Ashe-Inlet, près de North-Bluff, de la baie de Stupart, près du cap Prince de Galles, de l'île Nottingham et de l'île Digges.

On pourrait facilement se passer du poste de la baie Nachvak parce que les pêcheurs de Terre-Neuve s'y rendent pour y faire la pêche à la morue, et le département recevrait, je n'en ai aucun doute, des offres pour l'achat de la maison, en l'annonçant en vente dans les journaux de Saint-Jean, Terre-Neuve.

L'expédition de l'année prochaine devrait quitter Halifax vers le 15 mai,— mais plus pas tard—afin d'arriver au détroit d'Hudson vers le 1er juillet, et visiter et ravitailler les postes s'il y a possibilité.

Dans le cas où l'on ne pourrait atteindre le rivage par suite de la glace, le navire devrait continuer sa course afin d'examiner une fois pour toutes quelle est la condition de la glace dans le détroit, et la baie au commencement de la saison. S'il parvenait à traverser le détroit, il se rendrait à Fort-Churchill et essaierait d'y arriver pour l'ouverture de la navigation, le 15 juin.

En partant de Churchill l'on devrait visiter la rive de l'est de la baie et faire le mesurage à la marche de la côte quand ce serait possible. Des bouées devraient être placées sur l'extrémité nord de l'île Mansfield ainsi qu'à l'extrémité sud de l'île Southampton. Ces deux îles sont

basses, de formation de calcaire d'un gris sombre, et la mer à une certaine distance est peu profonde, en sorte qu'il est très difficile de les découvrir la nuit, et les marins doivent se servir constamment de la sonde. Elles sont particulièrement dangereuses à cause des marées qui, le long de la côte est de l'île Mansfield, atteignent une vitesse de quatre nœuds à l'heure.

Ces travaux pourraient être exécutés, je crois, à temps pour permettre au navire de revenir dans le détroit vers le 15 août. On pourrait ensuite consacrer le reste de la saison à faire le mesurage à la marche, de la côte du détroit où ce serait possible. Ne pas manquer non plus d'arrêter au poste du capitaine Spicer, et si le temps le permet, visiter également le poste de la baie d'Hudson, à Ungava, puis revenir au Canada dans le cours du mois d'octobre.

Cependant, si le gouvernement considère qu'il est plus important de se rendre compte des pêches de la baie et du détroit, le navire devrait se rendre aussitôt que possible à l'île de Marbre et de là à l'anse *The Rowe's Welcome*. Après y avoir séjourné quelque temps, il irait examiner les pêches au marsouin à Churchill.

Dans tous les cas, en quittant Churchill l'expédition devra visiter la rive est, y examiner les minéraux et autres ressources et en faire rapport.

Le navire devra être pourvu d'un appareil de dragage en eau profonde et d'un câble métallique, ainsi que d'un appareil de sondage en eau profonde.

Si vous décidez de faire partir l'expédition durant le mois de mai, il serait à propos d'envoyer un chargement de goélette de houille à Ashe-Inlet. Ce navire en partant à point pour arriver à Ashe-Inlet vers le 20 août, serait à peine retardé par la glace. Le port est d'un accès facile ; il n'y a ni battures ni rochers dans le voisinage, et il est bien abrité et possède un fond de bonne tenue.

Dans les pages qui précèdent j'ai cherché à vous communiquer tous les renseignements que j'ai pu obtenir, non seulement au sujet de la navigation, mais des ressources de la région de la baie et du détroit d'Hudson, et j'espère avoir votre approbation.

Le tout respectueusement soumis,

ANDREW R. GORDON,
Commandant de l'expédition de la Baie d'Hudson.

UN SOIR SUR L'ONDE.

Livrons notre pensée aux douces rêveries,
Notre esquif à l'humble courant.
Mélons le bruit joyeux des folles causeries
Au babil du flot murmurant.

M. J. A. POISSON.

L'heure de l'ombre sonne, au cadran de la cathédrale. C'est le soir. Le soleil ne sourit plus aux pelouses fleuries, mais, lentement il dérobe sa poussière d'or, aux cimes des verts sycomores qui ombragent les longs côteaux dominant la cité trifluvienne. Bientôt il disparaît, les oiseaux se taisent sous les ramures du boulevard Turcotte, et la brune laisse flotter son voile sombre sur les champs et les feuillages, les grèves et les flots.

Tout est silencieux sur les rives du grand fleuve ; l'onde ne se gonfle plus, écumante, sous les roues rapides des bateaux et les blancs courriers du St. Laurent ne font plus retentir leurs signaux de départ. Soudain, un bruit de pas se fait entendre sur les sables du rivage, puis un léger chuchotement : une voix perlée et une voix mâle mêlant de jeunes accents, aux faibles murmures des flots bleus. C'est un couple se dirigeant, gai comme pinson, avec l'entrain de l'âge à son printemps, vers un esquif aux rayures blanches et roses qui semble attendre son précieux fardeau en se laissant caresser mollement par la brise du soir, toute imprégnée des douces senteurs des fenaisons lointaines. La main dans la main, la fillette et son damoiseau ont le babil inépuisable. Des amoureux, sans doute. Nullement, ce sont le frère et la sœur, si nous en croyons les dernières paroles apportées par un souffle de zéphyr :

—Ma sœur, dit le jeune homme :

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient murmurer ;
Vois-tu le volage zéphyr
Rider d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir ?
Montons, sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et, de ce golfe solitaire,
Rasons timidement les bords.

—Tu as toujours quelques strophes sur les lèvres, cher Armand. Tu me rappelles le mot de Jules Claretie, disant : “ que Paul Déroulède, le “ poète-soldat, avait toujours une chanson aux lèvres et une rose aux dents. ” Je puis en dire autant de toi, seulement, aux couplets de la chanson, tu préfères les strophes de la haute poésie ; c’est plus noble, plus poétique, mais moins patriotique, et, pour ne point trop flatter ta vanité, je dois ajouter que tu aurais tort de croire que mes remarques ont pour but d’insinuer le moindre rapprochement entre le talent de l’auteur des *Chants du Soldat* et ta manie de citer sans cesse, des rimes qui ne sont pas les tiennes.

—Tu sais bien, pourtant, que la poésie n’a jamais illuminé mon berceau de ses sourires, pourquoi voudrais-tu alors me voir rimer malgré Minerve ? Il vaut mille fois mieux citer les grands poètes, que commettre soi-même de méchants sonnets.

—Soit, mais si tes citations étaient un peu plus variées, cela ne gênerait rien, et ta conversation aurait pour moi un charme incomparable ; l’abeille ne cueille pas toujours son miel sur la même fleur, elle vole de la prairie au jardin, des fleurettes sauvages aux roses empourprées, et, d’un heureux mélange de suc divers et de poussières d’étamines, elle réussit à composer un doux nectar. Malheureusement, un seul poète hante ta mémoire ; c’est Victor Hugo, et toujours Victor Hugo, comme s’il n’y avait aucune autre poésie au monde que celle de l’auteur des *Contemplations*.

—Je te prends en défaut, Graziella. Comment, tu n’as point reconnu Lamartine, ton poète favori, dans les quelques vers que je viens de te citer ? Tu possédais si bien ses œuvres, pourtant. Le petit volume qui t’accompagne toujours à la promenade, dans les sentiers parfumés du jardin ou sous les verts arceaux des bosquets, aurait-il cessé de s’appeler, par hasard : les *Harmonies poétiques et religieuses*, ou les *Méditations* ?

—Non assurément, mais tu me fatigues les oreilles depuis si longtemps, avec ton Victor Hugo, que je ne reconnaissais plus mon barde bien-aimé. Que je suis heureuse de te voir revenir enfin à de meilleurs sentiments et partager mes délices !

—Modère ta joie, Graziella, je voulais simplement te proposer une causerie, dont la poésie ferait les frais, une courte discussion amicale, comme toujours, il ne peut y en avoir d’autres entre un frère et une sœur qui s’aiment tendrement, où chacun ferait ressortir la supériorité de son poète favori : toi de Lamartine et moi de Victor Hugo. Tu ne pourras du moins me reprocher, ce soir, de vouloir comparer un barde qui chante encore, à celui dont le luth est suspendu, silencieux, depuis de longues années, puisque la lyre qui résonnait, il y a quelques mois à peine, plus sonore, plus harmonieuse que jamais, est ceinte d’un

ruban de deuil et que l'auteur des *Contemplations* est allé rejoindre son illustre rival, l'auteur des *Méditations*.

—Je consens avec plaisir à la causerie poétique que tu me proposes, et avec d'autant plus d'espoir de succès que nous n'errons pas, ce soir, dans des grands bois remplis d'arbres aux bras décharnés, de souches qui font frissonner par leurs airs de fantômes : sombres paysages qu'affectionnait tout particulièrement, le poète selon ton cœur ; c'est un fleuve majestueux qui s'écoule à nos pieds ; c'est l'onde, si souvent chantée par Lamartine, qui nous charme des mourants accords de son flot expirant sur la grève. Allons sur l'empire où la strophe mélodieuse de Lamartine a régné si longtemps, sur l'empire où son vers élégant a su rendre avec un art infini, dans leurs plis les plus capricieux, les gracieuses ondulations des eaux. Détachons cette frêle embarcation du rivage, et vive Lamartine !

—Un coup de rame pour nous éloigner de la rive, puis : vive Victor Hugo !

* *
*

Ce début était de nature à exciter notre intérêt et vous aimeriez sans doute, lecteurs, à suivre les péripéties de ce tournoi poétique destiné à n'avoir pour témoins que le reflet des étoiles sur l'eau et les poissons du grand fleuve. Mais comment rejoindre l'embarcation qui s'éloigne, comment tout entendre sans révéler la présence d'un troisième personnage qui gâterait tout ? Si nous étions au temps des fées, ou si nous possédions l'anneau de Gygès, nous pourrions peut-être nous permettre cette petite indiscretion. Malheureusement, nous n'avons plus rien de tout cela : il n'y a plus de fées et l'anneau de Gygès n'existe que dans la légende.

Mais l'homme, à défaut des fées, ne possède-t-il point une faculté qui s'appelle : l'imagination ? Pourquoi ne pas lui donner alors carte blanche ? N'est-ce pas l'imagination qui brode tout dans la nature, qui voile tous les défauts, qui donne des ailes à tout ce qui rampe, des sentiments aux objets inanimés ? N'est-ce pas elle qui nous fait voir les champs avec des moissons dorées, les flots avec des franges ou les dentelles d'écume, le ciel avec une mante diamantée ; n'est-ce pas elle qui nous fait entendre le babil des zéphyr, la note plaintive des roseaux, l'imposant refrain de l'océan ? Et pourtant, les moissons sont-elles réellement dorées, les flots portent-ils des franges et des dentelles, le ciel se pare-t-il d'une mante ou, avez-vous jamais compris ce que disent les zéphyr dans leurs causeries, les roseaux dans leurs gammes éplorées, l'océan dans ses chansons bruyantes ?

On ne voit, on n'entend rien de semblable, et cependant, on peint. on décrit les objets, comme si on les voyait ; on analyse les bruits,

comme si on les entendait. A qui devons-nous toutes ces parures artificielles, tous ces bruits vagues harmonisés ? A l'imagination qui nous fait voir dans un simple reflet : un puissant rayon, qui nous fait entendre dans un son confus : des chants, des hymnes des concerts.

Recourons donc à l'imagination et, puisqu'une barrière liquide la sépare de l'esquif, donnons-lui ses ailes et accordons-lui la liberté, comme Noé l'accorda un jour à la colombe de l'arche. La blanche messagère rapporta un vert rameau ; qui sait si notre imagination, en suivant à vol d'oiseau la nacelle qui se balance sur le fleuve, ne nous rapportera pas une nouvelle page sur deux grands lyriques disparus : Lamartine et Victor Hugo ?

On peut accuser avec raison l'imagination de ne point retracer fidèlement les faits : de tout exagérer ou de tout rabattre, mais, sans elle, le Tasse nous aurait-il donné : la *Jérusalem délivrée*, Milton : le *Paradis perdu* et Lafontaine : ses fables délicieuses ? D'ailleurs, quand la nécessité l'exige, il faut bien excuser les allures dérégées de la *folle du logis* qui, en rendant les impressions du jeune âge, ne saurait rendre celles de l'âge mûr.

* * *

Les rames reposent immobiles sur l'onde et l'esquif descend le St. Laurent, au caprice du courant. Armand et Graziella, assis l'un près de l'autre, se préparent à la lutte, en échangeant de doux sourires. Armand se décide enfin à entrer en lice :

—C'est à tort que tu te crois dans l'empire de Lamartine. en te laissant entraîner dans une embarcation, car, sache ma sœur, que Victor Hugo a rimé plus d'une belle strophe sur l'onde qui nous berce. On ne peut feuilleter aucun de ses volumes, sans rencontrer de nombreux passages du genre de cette citation des *Odes et Ballades* qui, s'il y avait un nuage de tempête à l'horizon, et s'il se faisait plus tard, s'appliquerait parfaitement à nous :

Mais rentrons : vois, le ciel d'ombre s'environne,
 Déjà, le frêle esquif qui nous doit ramener
 Sur les eaux du lac étincelle ;
 Cette barque, ressemble à nos jours inconstants,
 Qui flottent dans la nuit sur l'abîme des temps :
 Le gouffre porte la nacelle ! . . .

—De grâce, Armand, n'achève point. Le mot *gouffre* me donne le frisson. On est jamais en sécurité avec Victor Hugo. Vogue-t-il sur un lac paisible, de suite, il creuse un gouffre sous lui ; s'aventure-t-il dans la campagne : un précipice sans fond s'étale parmi les roses. On ne lit son vers que pour se noyer ou s'estropier.

—La gazelle est timide, un rien l'effarouche. Sous ce rapport, le sexe féminin lui ressemble beaucoup. Le frôlement d'une mignonne souris, le bourdonnement d'un hanneton, un mot par trop imitatif, suffisent parfois pour le mettre en émoi. Aussi Victor Hugo, tout en comprenant à merveille, l'art d'être grand-père a peut-être oublié quelques instants, les égards qu'il te devait ainsi qu'à tes charmantes compagnes, mais la nature est la nature, et, pour être juste, il faut dire avec Boileau :

J'appelle un chat, un chat

S'il n'y avait point de précipices ici bas, à la bonne heure, malheureusement il y en a partout : dans les vallons riants et gazonneux, comme aux flancs de ces pics inaccessibles où les roulements du tonnerre, terribles et menaçants, se prolongent sans cesse. Il faut des poètes pour tout. Le chant des lacs n'est point celui des océans ; les doux murmures, les frizelis, les gazouillements ne peuvent s'harmoniser avec les rudesses d'ébauche, les formes gigantesques, les échevellements pittoresques de la grande nature

—Pardon, monsieur l'admirateur des grandes scènes terrestres, et des sublimes décors des cataclysmes, si j'étais à la présidence de quelque réunion, je me permettrai de vous rappeler à l'ordre. Je suis femme et, par conséquent, je n'ai fait : " ni l'Iliade, ni l'Enéide, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon, je n'ai inventé ni l'algèbre, ni les télescopes," comme l'a fort bien dit l'auteur des : " Soirées de St. Pétersbourg " ; mais, il me semble, que si vous continuez à attaquer ainsi la même note, nous serons bientôt loin de Victor Hugo et de Lamartine. Un peu d'ordre, s'il vous plaît, dans vos idées. Avant d'effleurer à toute vapeur :

Vergers, châteaux, aridités,
Fleuves, collines et cités,

il vaudrait mieux fixer un point de départ et préciser ce que l'on doit entendre par le mot *poète*, et où se trouvent les sources de la véritable poésie. Nous n'aurons plus ensuite qu'à comparer Lamartine et Victor Hugo avec l'idéal trouvé et la palme sera à celui des deux qui s'en rapprochera le plus. N'est-ce pas plus logique ?

—Logique importune, qui me fait perdre le fil de mon argumentation. J'étais si bien en verve

—Mais oui :

. avocat incommode
Que ne lui laissiez-vous finir sa période !

Si tu me le permets, je vais continuer ton argumentation pour toi. Tu me rendras la pareille aux prochaines cèlendes. Le vrai poète, c'est

celui qui peint le mieux la nature dans ses grandeurs sauvages : ses rocs sublimes, ses forêts vierges, ses montagnes vomissant la lave et le feu. Victor Hugo a été le chantre par excellence de ces beautés incultes, tandis que Lamartine n'a su, toute sa vie, que chanter des miévreries, des mignardises, des promenades sentimentales sur la mousse, à l'ombre des feuillées, des boucles de cheveux qui se dénouent et ondulent sous le souffle des brises, de rapides baisers, cueillis sur une bouche semblable à :

..... l'onde qui se retire
 Au souffle errant du zéphir,
 Et sur ses bords qu'elle quitte,
 Laisse au regard qui l'invite,
 Compter les perles d'Ophir.

Il n'y a point de poésie dans ce fatras sentimental. C'est trop languoureux. Le vers brûle trop de parfums sur l'autel de la mollesse. Conclusion : Victor Hugo est supérieur à Lamartine.

—Oui, et la chose est tellement évidente que tu ne peux faire autrement que de l'avouer toi-même !

—Du tout ; je n'ai fait que continuer le raisonnement que tu avais abandonné, et cela pour te rendre un petit service, car, pour moi, je n'ai point l'habitude d'envisager de telles questions sous un point de vue aussi secondaire.

—Certes, voilà un aveu qui frise la présomption ! Il me semble pourtant que la conclusion que tu as tirée pour moi est assez convaincante, sans qu'il soit besoin de revenir aux mêmes lieux communs.

—Les lieux communs sont ceux où tu errais, il n'y a qu'un instant. Il n'y a point de lieux communs, quand on remonte aux sources de la vraie poésie, pour juger les favoris des muses. Nul n'est poète s'il n'observe le culte du beau qui est l'union du vrai et du bien. Dieu seul étant la vérité et la bonté par excellence, lui seul réalise donc le beau idéal. D'où la véritable poésie consistera dans l'expression la plus parfaite par l'image et par l'harmonie des beautés créées, par rapport à leur unique modèle : Dieu

—Allons donc, des notions d'esthétique ! mais depuis quand as-tu abandonné les frivolités pour le sérieux ?

—Depuis que tu désertes le sérieux pour t'attacher aux frivolités !

—Espiegle !

—Ne perdons point de vue notre entretien, tu me donneras des qualificatifs à ton aise, quand Victor Hugo se sera effacé devant Lamartine. Pour commencer, nomme-moi donc un ouvrage de Victor Hugo qui puisse être comparé aux *Harmonies* de Lamartine ? Dis-moi "où était en France la poésie chrétienne" quand ce dernier commenç

de chanter ? "Où était notre lyrisme, où étaient nos cantiques," comme le dit si bien Léon Gauthier ? "Cet homme a élevé pour toujours le ton de la poésie, il a dilaté l'intelligence humaine, il lui a donné de nouvelles proportions, il nous a avoisinés du Beau." Qu'a fait de plus Victor Hugo, dans le sens de son rival ? Rien, ou plutôt, il a constamment battu en brèche ce que Lamartine avait chanté, il ne s'est plu qu'à célébrer l'union du faux et du mal, qu'à proclamer sur tous les tons : "le beau c'est le laid" ! Un homme qui affirme de semblables inepties, est-il réellement poète ? sait-il le premier mot de la poésie ? On peut en douter avec raison.

— Je vois que tu n'as point lu l'excellent ouvrage de Frédéric Godefroy sur les poètes du XIX^e siècle, et puisque tu te sers d'un bouclier, tu me permettras bien d'avoir aussi le mien et de te citer un petit passage du critique en question qui, loin d'être de ton avis, accorde à Victor Hugo la préséance sur Lamartine : "La poésie de Lamartine, dit donc Godefroy, c'est tantôt une modulation de rossignol, dans le vague crépuscule d'un soir d'été, tantôt un soupir isolé de l'âme, ou l'écho lointain d'un flot frappant la grève. L'auteur des *Méditations* a quelques notes divines, mais Victor Hugo tient sous la puissance de son génie, toutes les voix de la nature et tous les accents de l'homme."

— Je ne connais pas ton M. Godefroy. Il a son opinion et j'ai la mienne. Il ne voit, dans la poésie de Lamartine, qu'une modulation de rossignol, un soupir isolé, l'écho lointain d'un flot ; l'hymne, la prière du chrétien n'existent pas pour Godefroy ; ce sont pourtant les accents pieux qui priment toutes les modulations, tous les soupirs, tous les échos. En effet, quelle page des *Harmonies* ne renferme pas des passages aussi fervents que ceux-ci :

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !
 Tombez, murs impuissants, tombez !
 Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez !
 Architecte divin, tes dômes sont de flamme !
 Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !
 Tombez, murs impuissants, tombez !

Louer ainsi son Créateur, souhaiter sa vue, tout cela n'est-il qu'un chant de rossignol ? Je cite encore :

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?
 Atôme dans l'immensité,
 Minute dans l'éternité,
 Ombre qui passe et qui n'a plus été
 Peux-tu m'entendre sans prodige ?
 Ah ! le prodige est ta bonté.

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore ;
 L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,
 Il s'élève par son amour ;
 Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore,
 Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
 Et qui, vers ton divin séjour,
 Quand l'ombre s'évapore :
 S'élève avec l'aurore,
 Le soir gémit encore,
 Renaît avec le jour.

Voilà sans doute le soupir d'une âme isolée quand ce soupir est l'expression la plus parfaite de la reconnaissance dont tous nos cœurs débordent, en contemplant les preuves sublimes de la munificence de Dieu.

—Tu calomnies Godefroy, chère Graziella. Je n'ai point ici son livre sous la main pour te prouver, par certains autres passages, qu'il sait rendre justice aux élans religieux de Lamartine, mais je puis t'assurer qu'il n'a jamais prétendu ce que...

—Je n'ai point fini ma citation :

Oui, dans ces champs d'azur, que ta splendeur inonde,
 Où ton tonnerre gronde,
 Où tu veilles sur moi,
 Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
 Vont chercher d'astre en astre, un Dieu qui me réponde,
 Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
 Roulant de monde en monde,
 Retentir jusqu'à toi.

Ces vers rappelleront à ton critique, l'écho d'un flot lointain. C'est de plus en plus édifiant !

—J'avoue que l'*Hymne au Christ* n'est pas une rêverie, non plus que la *Bénédiction de Dieu dans la solitude*. Il y a, dans ces petits poèmes, de beaux sentiments, très nobles, très chrétiens, mais je ne puis y découvrir un prétexte d'extase, surtout quand l'auteur lui-même, en traçant ces lignes, était plus religieux de tête que de cœur.

—Plus religieux de tête que de cœur ! tu peux dire cela de Victor Hugo, mort avec les consolations problématiques que tu sais, mais non de Lamartine qui a su presser le crucifix sur ses lèvres en expirant. Cela prouve suffisamment qu'il n'était pas seulement chrétien de tête, mais qu'il était aussi de convictions, puisque, parvenu au faite des honneurs, contemplant la France entière à ses pieds, il a vu soudain ce beau rêve s'évanouir ; et, quel bel exemple n'a-t-il pas alors donné à la postérité : réduit à l'oubli et à l'indigence, au lieu de maudire la main qui le frappait, il l'a bénie. D'ailleurs, pour revenir où nous en étions, comme tu ne saurais trouver d'œuvre de Victor Hugo compa-

rable, quant au lyrisme chrétien, aux *Harmonies poétiques et religieuses* de Lamartine, je proclame hautement la victoire de mon chantre favori.

— Ta conclusion est un peu prématurée, Graziella. Victor Hugo n'a point réuni, il est vrai, ses perles religieuses en un seul volume, comme Lamartine, mais il les a semées à profusion dans toutes ses œuvres et si on les réunissait, Lamartine pourrait bien voir son étoile pâlir. Tu ne trouves donc point de lyrisme dans les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Châtiments*, les *Quatre vents de l'esprit* ?

— J'avoue qu'il y a de beaux accents lyriques dans les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule* ; mais, sois plus avare d'éloges au sujet des *Châtiments* et surtout des *Quatre vents de l'esprit*, qu'on devrait appeler plutôt : les *Quatre vents de la sottise* ;

— Et pourquoi ? le génie de Victor Hugo n'a point faibli, nombre de critiques l'attestent ; les *Feuilles d'automne* et les *Quatre vents de l'esprit* sont nés des frémissements enthousiastes de la même lyre ; c'est le même souffle qui a inspiré leurs notes sublimes et mélodieuses.

— C'est le même chantre, mais non les mêmes inspirations ; c'est la même lyre, mais les cordes, de chrétiennes qu'elles étaient, sont devenues païennes et impies. Elles n'ont plus leurs sons divins d'autrefois ; dissonances, trivialités, bouffonneries, elles réunissent tout le faux possible pour caresser nos oreilles d'une horrible cacophonie. On n'a qu'à ouvrir les *Quatre vents de l'esprit*, qu'à parcourir les quatre livres dont se compose ce poème pour s'en convaincre. A en croire cependant les acclamations, les vivats qui ont salué l'apparition de ce volume, l'encens que l'on a alors prodigué à son auteur, on dirait que c'est le chef-d'œuvre de Victor Hugo. Hélas ! du commencement à la fin, les beaux passages sont rares et l'on rencontre presque partout des vers à faire rougir de honte, le plus faible des poètes illettrés de Lotbinière. Si ces poètes, si pieusement évoqués par L. P. Lemay, oublient parfois le nombre et la mesure, ils ont du moins le sentiment poétique, ils comprennent mieux la vraie poésie que Victor Hugo qui possède à fond le nombre et la mesure, mais laisse complètement de côté la note poétique, comme l'indique cette citation des *Quatre vents de l'esprit*, qu'il me répugne souverainement de rappeler :

Tu te gonfles, crapaud, mais tu n'augmentes pas ;
 La nature n'a pas de force à dépenser
 Pour te faire grandir et te faire pousser.
 Quoi donc ! n'est-elle point l'impassible nature ?
 Parce que des têtards, nourris de pourriture,
 Souhaitent devenir dragons et calmans,
 Elle consentirait à ces grossissements,
 Le ver serait boa ! l'huître deviendrait l'hydre !
 Locuste empoisonnait le vin et non le cidre.

Une oreille délicate peut-elle s'habituer à ce langage vulgaire, à ces grossières facéties ? Pourtant, on n'a pas de termes assez expressifs pour élever aux nues cette triste prose qui ne réussira jamais, je l'espère, à franchir le seuil de nos salons. On lit encore, dans un autre livre du même poëme :

O bouche, où l'esprit qui passe, d'horreur plein,
 Rêve Pantagruel et retrouve Ugolin !
 Masque de Rabelais sur la face de Dante !
 Progression d'angoisse et d'horreur ascendante !
 Fronts où flambe l'enfer, comme la tombe froids !
 O larves ! visions de l'invisible ! effrois !
 Mascarade aperçue à travers le suaire,
 Morne évocation du mage statuaire
 Qui n'a que Michel-Ange ou Milton pour rival !
 Sinistre mardi-gras des spectres ! carnaval
 De l'infini, flottant dans le gouffre insondable,
 Descente de courtille, énorme et formidable,
 Pétrifiée au nom du songe et de la nuit !

—Ce ne sont là, après tout, que quelques courts passages qui ne prouvent nullement...

—Oui, des courts passages que je pourrais allonger à volonté, si ma bouche ne se refusait à proférer tous les blasphèmes dont Victor Hugo accable l'Eglise, ses évêques, même l'illustre Mgr. de Ségur, et l'on ose appeler un tel poëme : un chef-d'œuvre ! Rapprochons maintenant des *Quatre vents de l'esprit : l'Année terrible*, dont la poésie est détraquée, suivant le mot de Léon Gauthier, *l'Homme qui rit*, etc., etc., et tu verras si je n'ai pas raison de préférer Lamartine à Victor Hugo.

—Et d'autant plus raison qu'on peut lire Lamartine sans crainte de voir en ses poëmes l'irreligion érigée en idole et devenue digne de l'adoration de tous les peuples qui aspirent à la haute sagesse, tandis qu'il ne faut jamais s'aventurer à lire Victor Hugo, sans avoir la verge d'un critique sévère sous la main, pour se garantir des strophes impies qui pullulent dans ses œuvres, comme tu l'as fait, je l'espère.

—Sans doute, Armand, mais tu as donc fini par embrasser ma cause. Que je suis contente de moi, et surtout de toi ! Cette soirée est l'une des plus belles de ma vie, car, tous deux, nous n'aurons plus désormais qu'un seul poëte, et nous n'aimerons plus la poésie qu'en Lamartine !

—Je le veux bien, Graziella. J'admire Lamartine depuis longtemps, et ce n'est pas le premier soir que je me déclare en sa faveur.

—Mais alors pourquoi me citais-tu toujours des strophes de Victor Hugo ? Pourquoi m'as-tu proposé cette petite discussion ? Il eût été beaucoup plus plaisant de nous entretenir simplement de notre poëte

favori ? Je me réjouissais trop de mon triomphe : tout mon mérite s'envole :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

—Il y avait un peu de malice de ma part, je l'avoue, mais, d'un autre côté, j'avais aussi d'excellentes raisons. Comme tu le sais, nous devons avoir une visite la semaine prochaine.

—Les jeunes P*** ?

—Précisément. Ce sont des hugolâtres entêtés, n'aimant que Victor Hugo et jugeant tout, en poésie, d'après Victor Hugo. Je voulais savoir si tu pouvais leur administrer quelques bonnes douches de ta façon. Sans doute ils nous proposeront quelques promenades sur l'eau, aux pâles clartés de la lune, et, naturellement, ils ne pourront s'empêcher d'amener la conversation à leur sujet favori. J'ai la satisfaction de voir que tu peux leur tenir tête. Mais, pour prévenir toute surprise, nous allons nous mettre à l'œuvre dès demain et dresser nos batteries, car il n'y a pas à se le dissimuler, nous aurons ample matière à répondre : Lamartine n'a pas été toujours irréprochable, tant s'en faut ; ses poèmes renferment certains vers entachés de panthéisme, certains nuages philosophiques, parfois aussi sa strophe se perd dans les nues et le sens est livré aux caprices d'une rime pompeuse et sonore ; mais, témoignage consolant pour la mémoire de l'auteur des *Méditations*, nous pouvons ajouter qu'il a toujours été noble et digne, et qu'il n'a jamais traîné la poésie dans la fange où Victor Hugo l'a si longtemps retenue captive. Renonçons pour quelques jours à la grasse matinée, secouons la poussière qui couvre nos critiques et, de l'heureux désordre de nos rayons bouleversés, faisons surgir un plaidoyer en règle en faveur de Lamartine. On encense trop Victor Hugo au détriment du chantre de Mâcon. Pour assurer à l'auteur de la *Légende des siècles* un monument digne de son génie, l'outrage s'est érigé en justice, le sacrilège en droit sacré. Les monceaux de blanches couronnes, les gerbes de funèbres guirlandes, les arches ployant sous les sombres tentures, le concours populaire, les éloges des journaux et des représentants de la nation ; tout cela était insuffisant ; il fallait arracher à grands frais, les autels et les tabernacles de l'église Ste. Geneviève, il fallait précipiter, sur le pavé, la croix symbolique de son dôme, afin de pouvoir accorder au grand Pan, les honneurs du Panthéon. A-t-on montré un si beau zèle, aux funérailles de Lamartine ? Il n'avait pas besoin de ce monument grandiose qui eut déshonoré sa tombe : un simple buste à sa mémoire aurait suffi. Eh bien ! durant combien de temps son piédestal sur l'une des places publiques de Mâcon est-il resté sans statue ? Avec Lamartine, on temporisait pour éviter une minime contribution ; avec Victor Hugo, on regardait comme un crime, le

moindre retard dans le vote d'un budget fabuleux. Pourquoi cette lésine à l'égard de Lamartine, cette prodigalité à l'égard de Victor Hugo : c'est que l'un a su mourir en chrétien, et l'autre en impie. Le chrétien cueille ici-bas l'oubli ; le libre-penseur : la popularité, les honneurs ; c'est la loi des nations dévoyées !... Notre conversation de ce soir n'était pas sérieuse, personne ne nous entendait, heureusement, mais la semaine prochaine Victor Hugo aura de rudes défenseurs.

— Tant mieux ! la victoire n'en sera que plus éclatante, et j'ai hâte d'acclamer un verdict favorable à notre belle cause, comme le dernier mot du fameux procès qui aura lieu bientôt sur notre beau fleuve. Qui choisirons-nous pour juge ?

— La nuit portera conseil, mais il se fait tard, nous avons laissé, loin de nous, l'embouchure du Saint Maurice et notre cité n'apparaît plus dans le lointain que comme une masse sombre, parsemée de points lumineux, aux allures tremblotantes ; il est temps de revenir au rivage. Dirige l'esquif, tandis que je vais saisir les rames et remonter le courant :

Tout se tait dans la nature
 Sous ce beau ciel étoilé ;
 De la brise qui murmure,
 Glisse le souffle embaumé :
 Chante, chante, ma douce amie,
 Vers l'étoile aux cheveux d'or,
 De ta voix souple et bénie,
 Que le soupir monte encor !

- Oui chantons. Préfères-tu une romance ou bien une barcarolle ?

— Une barcarolle conviendrait mieux. Celle de Gustave Lemoine, par exemple. Elle me rappelle de si doux souvenirs !

— Ne rame plus, la belle batelière,
 Ne rame plus en chantant sur le Rhin :
 Le feu du ciel a brûlé ta chaumière,
 Tout a péri, ton malheur est certain.
 Et pourquoi donc me désoler,
 Si mon fiancé m'est fidèle ?
 L'amour saura me consoler,
 Et pauvre, en serais-je moins belle ?
 Tant que le ciel bénira tes amours
 Rame, Mina, rame, rame toujours.

Le fleuve dort, nul souffle ne vient rider sa surface polie, et l'étoile qui scintille se mire dans un vaste miroir ; un calme profond règne partout, on pourrait entendre une hirondelle effleurer l'onde de son blanc duvet, mais bientôt une suave mélodie s'élève au loin sur les

eaux, c'est une voix douce et mélodieuse, la voix de la sœur des rossignols, redisant en accents attendris :

Ne rame plus, la belle batelière,
 Ne rame plus, ce n'est pas tout encor :
 Car, en voulant préserver ta chaumière,
 Ton fiancé, Franz, le chasseur est mort.
 Mais cette fois, frappée au cœur,
 Sans dire un mot, la pauvre fille,
 Pâle, tomba comme une fleur,
 Comme une fleur sous la faucille.

Puis une voix mâle s'unit à la voix douce, et l'on croit entendre le *grand combiné* des artistes, la grâce et la force se réunissant comme dans le final de *Lucrezia Borgia* pour répéter à l'unisson le refrain de la barcarolle :

Puisque le ciel t'a ravi tes amours,
 Pauvre Mina, qu'il prenne aussi tes jours. } *bis.*

C'est l'esquif d'Armand et de Graziella qui revient au port, en traçant sur le Saint-Laurent un sillon lumineux. Le tournoi poétique avait eu un heureux dénouement, puisque le disciple de Victor Hugo et l'amante de Lamartine revenaient de la lutte en chantant avec un ensemble aussi ravissant. Quelques coups de rames les séparent encore de la rive, le dernier couplet se fait entendre :

Reviens à toi, la belle batelière,
 Reviens à toi, ton malheur n'est pas grand :
 Je t'ai trompée... auprès de ta chaumière,
 Franz, le chasseur est là-bas qui t'attend.
 Mais, à ces mots, la pauvre enfant,
 Qui tout à l'heure semblait morte,
 Sur ses deux pieds, très lestement,
 Se releva joyeuse et forte.
 Puisque le ciel t'a gardé tes amours,
 Pauvre Mina, rame en chantant toujours ! } *bis.*

Et la nacelle s'échoue sur le sable. Le frère et la sœur sautent sur le rivage, puis bras dessus, bras dessous, causant plus bas, ils s'engagèrent dans un sentier, disparaissant sous un bocage de saules. Le fleuve, un instant ému par le bruit des rames, s'assoupit de nouveau, les lumières s'éteignirent, le calme se rétablit et l'ange du sommeil, couvrant de son aile silencieuse la nature qui s'endormait, vint bercer son repos en murmurant ces accents du poète :

Dormez les champs, dormez les fleurs, dormez les tombes !
 Toits, murs, seuils de maisons, pierres de catacombes !

Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,
Dormez, dormez, brins d'herbe et dormez. infinis !...
Dormez, vous qui saignez ! dormez, vous qui pleurez !
Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés !
Tout est religion, et rien n'est imposture. §
Que sur toute existence et toute créature,
Vivant du souffle humain, ou du souffle animal,
Debout au seuil du bien, croulant au seuil du mal,
La vaste paix des cieux de toutes part descende !...

CHS. M. DUCHARME.

Trois-Rivières, août 1885.

FILLE A MARIER ⁽¹⁾

PAR SALVATORE FARINA

II.

“ Quels crampons ! Sont-ils assez assommants, Dieu du ciel ! On ne peut pas s'en débarrasser. Suis-je donc un aimant, moi ? Quand ils viennent ici, ils prennent racine, ils ne s'en vont jamais ; il faut les traiter comme des enfants, les mettre à la porte... Ton Romolo, je comprends qu'il vienne, je parie qu'il s'amuse encore à fabriquer des sonnets à queue pour faire rire les gens ; c'est un grand enfant celui-là ! je ne suis pas bien sûr qu'il ait fini de grandir, et il est bientôt temps qu'il s'arrête..., mais l'autre, que vient-il faire ici, toute la sainte journée ?... A moins que ce ne soit pour me contempler, comme le trophée de ses victoires ? C'est bien le cas de dire que ces deux-là font la paire.”

Le docteur Rocco parlait ainsi, un peu par habitude de n'être jamais content, un peu pour faire le bel esprit, ce qui était son faible ; mais en réalité cette paire d'enfants ennuyeux était pour lui comme une manne tombée du ciel.

Il avait pu empoigner Gioachino avec son bras invalide, et il savait par cœur la recette pour faire rougir comme un coquelicot le timide Romolo ; il s'était fait de nouveaux amis, il avait maintenant sa cour, son public, de sorte que quand il se mettait en colère, il avait deux victimes sous la main, et s'il était en veine de rire, sa bonne humeur trouvait un auditoire bienveillant.

Les deux amis supportaient tout.

Gioachino perdait allègrement à tous les jeux possibles, aux dominos, aux échecs, aux dames, au tarot, au tré-sept ; car le docteur Rocco aimait à changer de jeux plusieurs fois dans la même soirée pour savourer les douceurs multiples d'un triomphe unique.

Quelquefois, rarement, l'amour-propre de Gioachino, piqué au vif par les railleries du vainqueur faisait échec et mat l'adversaire, ou lui prenait une dame, mais alors le visage du docteur Trombetta se rembru-

(1) De la *Revue Britannique*.

nissait ; il cherchait d'abord cent excuses à sa défaite ; c'était l'abat-jour de la lampe qui, placé de travers, trop haut ou trop bas, produisait une fausse lumière et l'empêchait de voir le jeu, ou un mot de Romolo qui l'avait distrait, ou un accès de toux de son partenaire, ou... etc. Enfin, désespérant de gagner la partie, il montrait le poing à l'ennemi, se retranchait derrière ses infirmités et bonne nuit ; personne ne pouvait plus lui tirer une syllabe de la bouche, excepté pourtant celle-ci :

“ Mes enfants, il est tard, il est l'heure de se retirer.”

Un jour que le riz du restaurant était trop cuit et que les épinards n'avaient point de goût, Romolo fut le premier à s'apercevoir qu'en sortant d'un pareil lieu, on ne pouvait se vanter d'avoir diné, mais seulement de s'être alimenté.

“ Dîner, fit observer Gioachino, signifie exactement goûter les plaisirs de la table, se trouver en compagnie agréable, manger du riz qui n'est pas trop cuit, et des épinards qui ont un peu de goût, enfin assaisonner le tout avec de la bonne humeur et de joyeux propos.”

Et alors, une idée magnifique surgit dans le cerveau de Gioachino : prendre, si faire se pouvait, pension à la maison Trombetta, manger le riz et les épinards du docteur, qui avait un excellent cuisinier.

“ Il refusera, objecta Romolo.

—Je le crains, moi aussi, et même j'en suis sûr ; pour avoir raison du docteur Rocco il faut toujours désarçonner un *non* ; mais peut-être en s'y prenant adroitement, en choisissant son moment...”

Le soir même, Gioachino se laissa faire échec et mat trois fois de suite sans sourciller, se laissa exterminer ignominieusement aux dames et aux dominos, essuya, avec un stoïcisme exemplaire, une grêle d'injures et d'impertinences ; et, à la fin, quand il fut bien établi qu'il était absolument terrassé, anéanti par les explosions répétées de la bonne humeur exubérante de son tyran, il eut la force d'envoyer jusqu'à lui un faible gémissement qui demandait à dîner.

Le docteur rayonnait... il dit oui sans hésiter.

En rentrant chez eux, bras dessus bras dessous, les deux amis étaient radieux.

“ Comment as-tu fait pour lui extirper ce *oui* ? demanda Romolo.

—Rien de plus simple, je l'ai mis dans la nécessité de choisir entre un *non* mesquin et un *oui* plein de grandeur.

—Le *oui*, répliqua vivement Romolo, croyant saisir exactement le fil d'une des idées qui leur étaient communes, le *oui* est souvent plus généreux et plus grand que le *non*...

—Grands et petits...

—Laisse-moi donc parler.

—Pardon, laisse-moi parler moi-même ; il me vient une idée... de ces

idées qui échappent... En général les *non* des petits sont grands, et *vice versa*, les *non* des grands sont petits.

—C'est bien vrai : parce que quand un petit homme dit *oui*, il pêche souvent par faiblesse, tandis que si on laisse tomber ce *oui* de haut, on paraît généreux... J'ai mis sur la tête chauve du docteur Rocco le laurier des hommes de guerre... Les triomphateurs romains disaient toujours *oui*.

—L'histoire est la maîtresse de la vie, conclut Romolo en riant.

A partir du lendemain, les deux vieillards devinrent les commensaux de la famille Trombetta.

III

Un soir, les inséparables étaient assis devant la cheminée, encadrant le docteur Rocco qui chassait ses pieds jusque dans les cendres sans parvenir à les réchauffer. Gioachino faisait, à haute voix, comme d'habitude, la lecture du journal, et Romolo, feignant d'écouter les nouvelles, suivait du coin de l'œil une ombre mobile, qui allait et venait dans la chambre ; de temps à autre, en s'approchant du feu quand il avait trop froid et en se reculant quand il avait emmagasiné une quantité suffisante de calorique, il trouvait moyen de lancer une ceillade fugitive à la maîtresse du logis, à Tranquillina, après quoi il détournait la tête pour étouffer un soupir.

Grâce à cette tactique savante, et à la sage précaution qu'il prenait toujours d'être le premier à approuver les commentaires du docteur, Romolo pouvait presque rester en tête à tête avec son idéal, réédifier en imagination l'autel de ses souvenirs et y officier sans être dérangé. Quant à se mettre à côté de Tranquillina et à lui parler du passé, des confidences jadis échangées entre eux, il y voyait une infinité de dangers qui, d'ailleurs, n'existaient pas, et il se laissait arrêter par cent scrupules aussi inutiles qu'imaginaires. S'il avait pu, du moins, savoir comment s'était écoulée la vie de Tranquillina en compagnie de cet homme ! Avait-elle été heureuse ? Ce docteur bourru ne lui avait-il pas causé des chagrins ? Et comment avait-elle fait pour se conserver toujours bonne et toujours belle ?

Au bout de ces questions qu'il adressait, sans rougir, à son ami Gioachino, en venaient cent autres qu'il osait à peine écouter lui-même. S'était-elle toujours souvenue de lui ? Ou, au moins, avait-elle quelquefois pensé à son ancien adorateur ?

Il se berçait d'une espérance ; avec le temps, peut-être dans un jour peu éloigné, il saurait regarder son cher fantôme sans trembler de toutes ses fibres, et devenir le confident respectueux de Tranquillina.

Parce que, si elle lui disait seulement : " Voulez-vous mon amitié ? "

il se sentirait la force de renoncer à son idéal et d'étouffer au berceau un nouveau-né tardif, qui se nourrissait de son grand amour défunt.

Oui, il sentait qu'il avait aujourd'hui ou qu'il aurait demain ce courage féroce.

Donc Gioachino lisait le journal ; il avait traversé heureusement les bandes carlistes, et le docteur Rocco s'était contenté de dire aux grandes puissances qu'elles commençaient à l'ennuyer ; il avait lu les dépêches, qui se contredisaient comme d'habitude, et il s'était jeté bravement dans le guêpier de la chronique locale.

Là, le docteur était sur son terrain ; il avait toujours prêt un sarcasme nouveau pour déclarer que tous les méfaits terrestres provenaient de ce que le Père éternel était tombé en enfance.

Ce jour-là un coquin avait été pris les mains dans les poches du prochain, un vieillard était tombé sous les roues d'une voiture, le Naviglio avait restitué mort un imbécile qui, la veille, s'y était jeté vivant ; le docteur Rocco mettait sur ses lèvres un petit rire amer, et levait les yeux au plafond comme pour montrer à Celui qui règne là-haut dans quelle estime il le tenait.

“ C'est du joli ! s'écria-t-il enfin, ah ! oui, c'est du joli ! Dire à un coquin plein d'appétit de fourrer ses mains dans les poches d'un monsieur bien nourri, et en même temps faire passer par là un carabinier qui flâne ; belle conception ! digne vraiment d'un Dieu tout-puissant ! Infliger la surdité et la goutte à un vieillard et le faire sortir de chez lui juste à temps pour le pousser sous les roues d'une voiture... voilà qui est réussi. Et combien est spirituelle et ingénieuse la petite scène de comédie humaine jouée dans le Naviglio ! Elle se répète un peu trop souvent, mais elle ne m'ennuie jamais, c'est si drôle ! Décidément, il aime à rire, le Père éternel ! ”

Ses emportements périodiques contre le Père éternel cachaient une théorie, même une religion : le docteur Trombetta était matérialiste ; personne n'était plus matérialiste que le docteur Trombetta ; si la matière n'avait pas toujours existé, le docteur Trombetta l'eût mise au monde. Il jurait donc après le dîner, mais au figuré seulement, et quand il levait le poing au plafond, ce n'était qu'une métaphore. Ce besoin de décharger son impuissance sur quelqu'un qui fût omnipotent ne faisait aucun tort à ses vraies croyances, d'autant plus qu'il écrivait toujours *Dieu* avec une initiale minuscule, pour le vexer.

Pendant que le docteur Rocco émaillait de ses commentaires acérés la chronique locale, Gioachino, son journal étendu sur les genoux, branlait la tête d'une façon ambigüe qui devait le laisser en paix avec le docteur et avec sa conscience ; Romolo, se pinçant les lèvres comme s'il voulait méditer, fixait impunément une ombre qui s'était arrêtée

brusquement au milieu de la pièce, en faisant signe que non de la tête... l'ombre de Tranquillina.

“ La Providence ! murmurait le docteur Rocco, belle Providence ! Cette chère Providence ! Demandez-en des nouvelles à ce monsieur qui se jeta l'an dernier en bas du Dôme, et à cet autre qui était venu là tout exprès de Saint-Pétersbourg pour recevoir ce bolide humain ! La Providence de Saint-Pétersbourg avait fait sa malle et la Providence de Milan était allée au-devant d'elle à la station ! Quand il ne me restera plus de souffle, parce que la Providence aura cru le moment venu de me l'enlever, si votre *Dieu* existe, il faudra bien qu'il m'entende ; et s'il ne fait pas inscrire mes fautes sur un registre, je dirai à ses employés que moi aussi j'ai un petit registre, un mauvais cahier tenu à la diable, en pauvre mortel, où pourtant on peut lire quelques petites anecdotes intéressantes... Et nous ferons les comptes de *doit* et *avoir*... Ah ça ! vous ne m'écoutez pas, vous êtes dans les nuages, vous... vous ne m'entendez même pas... Tranquillina, fais signe à M. Romolo de descendre des nuages.”

M. Romolo descendit des nuages et, se trouvant tout à coup dans un monde aussi bas, ne sut que dire, rougit et balbutia que “ la Providence...”

“ *Mariages*... lut l'ami Gioachino avec un à propos providentiel pour tirer son ami d'embarras.

—Bravo ! Voyons les mariages ! s'écria le docteur.

—Camillo Leoni, âgé de vingt-trois ans, célibataire, et Giuseppina Corsi, âgée de trente-six ans, veuve.

—Où diable a-t-il la tête, ce M. Camillo, de prendre une femme aussi mûre ? ”

M. Camillo s'en tira à bon marché, grâce à Gioachino qui poursuivit :

“ Silvio Gioli, âgé de trente ans, célibataire, et Chiara Boerio, âgée de dix-neuf ans, nubile.

“ Pietro Valli, âgé de cinquante-cinq ans, célibataire, et Amalia Remoli, âgée de cinquante ans, veuve.

—Veuve et cinquante ans ! Cinquante ans et veuve ! Voilà la Providence ! Toujours elle ! Toutes les Amalia de l'univers trouvent un Pietro ou deux pour se faire épouser ; mais la mienne parce qu'elle est belle comme...

—Un ange... suggéra Romolo !

—Bonne comme...

—Le pain, ajouta Gioachino.

—Meilleure... seulement, elle, comme elle a du bon sens, de la grâce, elle ne le trouve pas.”

Il y eut quelques secondes de silence, puis le [docteur Trombetta poursuivit :

“ J'ai la goutte et je ne puis rien faire ; mais si j'avais mes jambes d'antan, je vous jure que je sortirais de sa tanière, tout de suite, du café ou du cercle, un beau brin de mari pour ma fille ; que je le prendrais par le collet et le traînerais ici pour le jeter comme un paquet aux pieds d'Amalia en lui disant :

“ Tiens, voilà ton affaire ; il n'est pas venu plus tôt parce que c'est un mauvais sujet, mais il se repent ; rends-le amoureux, arrange-toi de façon qu'il devienne fou à lier, oblige-le à te dédier des acrostiches qui aient une queue bien longue... s'il ne sait pas, qu'il cherche, qu'il trouve un collaborateur..., M. Romolo, par exemple..., et quand il aura fait pénitence de tous ses péchés, laisse-toi épouser...”

“ Voilà ce que je ferais, foi de Rocco ! Mais, hélas ! les jambes me servent mal... le bras droit ne me sert pas du tout...”

Gioachino soupira, peut-être parce qu'il trouvait en lui-même que ce bras droit servait encore très bien.

“ On pourrait... hasarda timidement Romolo.

—Certainement ! qu'on pourrait, qu'on peut, qu'on doit pouvoir ! N'êtes-vous pas des amis de la maison, vous autres ? N'aimez-vous pas ma fille, vous aussi ? Et croyez-vous que quand, à votre âge, on aime bien une jeune fille de dix-huit ans, il suffit de lui adresser un compliment, un sourire et un cadeau ?... Non, messieurs, cela ne suffit pas ; il faut lui trouver un mari... Est-ce clair ?”

Les deux amis n'avaient jamais vu le docteur Rocco d'aussi belle humeur ; figurez-vous qu'il riait ! Ils s'empressèrent de faire chorus ; puis Romolo dit, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

“ S'il faut lui trouver un mari, j'en ai un en vue.”

Et Gioachino ajouta avec entrain :

“ Moi, j'ai la main dessus.”

IV

En descendant les escaliers de la maison Trombetta, en posant le pied sur le pavé de la rue et en parcourant la distance qui les séparait de leur commune demeure, Gioachino et Romolo ne riaient plus ; ils étaient très graves et même un peu inquiets.

Ils marchaient côte à côte, à pas pressés ; Gioachino faisait trois pas pendant que Romolo en faisait deux, mais sans échanger une syllabe. Un moment avant d'arriver, Gioachino s'arrêta brusquement au milieu de la rue, chassa la tête en arrière et laissa pendre ses bras, mimique éloquente qui, dans les discours *ex abrupto*, remplace très bien l'exorde, mais Romolo continua son chemin sans se retourner et Gioachino fut obligé de courir pour le rejoindre.

— Or donc, nous donnons un mari à Amalia ? dit-il l'instant d'après.
— Oui... c'est-à-dire... essayons... qui sait ? D'ailleurs n'as-tu pas dit que tu en avais un en vue...

— Et toi, n'as-tu pas insinué que tu avais la main dessus ?...

— C'était une manière de parler. L'as-tu vraiment en vue, toi ?...

— Et toi ?”

Ils firent encore un bout de chemin sans parler ; ils marchaient de conserve sur le même trottoir ; la manche de Gioachino semblait cousue au pantalon de Romolo, et le besoin d'être réunis n'avait jamais paru si grand aux deux inséparables.

— Comment est-il... ton prétendant ? dit Gioachino.

— Ce n'est pas un prétendant... mais c'est un candidat... je l'espère.

— Il est blond ?

— Non, brun... Et le tien ?

— Le mien aussi... Il est riche ?

— Riche... Et le tien ?

— Le mien aussi... Oh ! on verra ! s'écria Gioachino en se pendant au bras de son ami. Est-il beau ?

— Très beau ! Il a un caractère doux, il est généreux... modeste... plein de jugement.”

Gioachino, à la première épithète, avait déserté l'étreinte ; à la dernière, il lacha tout à fait le bras de son ami... Hélas ! son candidat n'était ni beau, ni plein de jugement... Il était plutôt laid et un peu ou sans être dangereux. Décidément on n'était pas sur la même piste. Il fallait se séparer, agir chacun de son côté ; il restait pourtant une fiche de consolation commune que Romolo eut l'heureuse chance de découvrir.

— Ne me dis pas quel est ton candidat, je ne veux pas le savoir ; si tu as la main dessus, tant mieux ; serre le poing pour qu'il ne t'échappe pas... C'est une veine d'en avoir au moins deux à présenter.

— Je partage cette manière de voir, répond sentencieusement Gioachino ; c'est une veine d'en avoir au moins deux... Réfléchis, s'il t'en venait encore un autre à l'esprit, tant mieux ; je chercherai de mon côté. Si nous pouvions en collectionner une demi-douzaine et les faire défiler à l'indienne devant notre petite reine, quel mal y verrais-tu ? Moi, aucun... bien au contraire ; l'idéal serait d'en faire deux régiments... tous beaux, sains et sans varices ! Mais assez de plaisanteries... le futur n'a pas à plaire à nous seuls...

Evidemment non... avant tout il doit plaire à la jeune fille... On ne peut pas lui faire épouser le premier venu...

— Non, on ne peut pas... il faut que ce soit elle qui choisisse...

— Et pour qu'elle puisse choisir, il faut que les candidats soient au

moins deux. Nous sommes donc parfaitement en règle : j'ai le mien, tu as le tien... Quel âge a le tien ?

—Il doit naviguer entre trente-cinq et trente-huit, mais il paraît plus jeune. Et le tien ?

—Le mien est à peu près dans les mêmes conditions, répondit Romolo.

—Est-il sain ?

—Comme un poisson ; et le tien ?

—Comme un poisson sain : il est d'une vigueur phénoménale.

—Comme le mien... plein d'esprit, répliqua Romolo en riant.

—Précisément."

Et Gioachino, se suspendant de nouveau au bras de son ami, ajouta :

" Oh ! on verra...

—La taille ! Quelle est la taille ? demanda Romolo avec une certaine anxiété.

—Une taille superbe.

—Le mien est plutôt petit.

—Le mien est plutôt grand.

—Ah !"

Un soupir, puis un silence.

" Très bien... à merveille ! se mit à dire Gioachino l'instant d'après, mieux vaut ainsi...

—Oui... mieux vaut ainsi... balbutia Romolo qui ne discernait pas encore la route à suivre et la cherchait à tâtons.

—Mieux vaut ainsi, répéta l'autre. Si ton candidat et le mien se ressemblaient en tout, ils ne seraient plus deux, mais un exemplaire en double expédition de la même personne.

—Ils seraient une paire.

—Il est préférable que le mien soit plutôt petit et que le tien soit plutôt grand ; nous ne savons de quelle dimension le veut la jeune fille.

—Elle le voudra petit, dit M. Poma, j'ai toujours remarqué que les hommes petits avaient du succès auprès des femmes. Ton candidat sera probablement le préféré, d'autant plus qu'il est beau et que le mien, à vrai dire, n'est pas un Adonis, mais enfin... on ne sait jamais... Mieux vaut ainsi.

—Mieux vaut ainsi."

Mais Gioachino soupira sans s'en apercevoir, et Romolo, plus circonspect, étouffa son soupir. Cela ne valait pas mieux, non, cela ne valait pas mieux ! Quoi qu'ils fissent pour se convaincre, non seulement ils n'étaient pas convaincus, mais encore ils se persuadaient davantage du contraire, c'est-à-dire que le mieux serait de se mettre d'accord sur

un candidat unique, de le prendre à quatre mains, de le présenter ensemble, de triompher ou d'échouer ensemble, pour retourner ensuite bras dessus bras dessous à la recherche d'un nouveau candidat.

— Je parie que je devine sur qui tu as jeté les yeux... dit Gioachino mélancoliquement.

— Eh ! eh ! devine...

— Essaie de me dire ses initiales, je te dirai celles du mien.

— E..., dit Romolo.

— F..., dit Gioachino.

— Enea ! s'écria Romolo.

— Ferri ! cria Gioachino. Ton candidat est Enea Ferri, l'ingénieur.

— L'ingénieur Enea Ferri est ton candidat ?

Cette fois Gioachino se planta au milieu de la rue avec une solennité classique et poussa un éclat de rire si gigantesque, qu'un violent accès de toux dut intervenir pour le calmer.

Il toussa une fois, deux fois, trois fois... par pure obéissance, mais pas davantage ; il envoya allègrement au diable son catarrhe et enfla le bras de Romolo.

— D'ailleurs, s'écria-t-il, pourquoi n'aurais-tu pas, toi aussi, jeté les yeux sur mon ingénieur ! C'est une perle ! Trouve-m'en un autre qui ait autant de dispositions pour le mariage !...

— Tant de qualités, tant de vertus, tant de cœur !

— Et puis il est riche, ce qui ne gêne rien...

— Et non seulement il est riche, mais il gagne de l'argent, ce qui vaut encore mieux ; sa profession lui rapporte beaucoup... Il est jeune, il est beau... A propos, pourquoi le trouves-tu laid, toi ?

— Je ne dis pas qu'il soit difforme, ni même laid, riposta Gioachino ; mais en fait d'esthétique musculaire, j'ai certaines idées... La beauté de l'homme, mon cher Romolo, réside toute dans l'œil et dans le nez ; un bel œil et un beau nez vous sauvent un homme. Or, le nez de notre Enea ne me paraît pas... l'œil non plus..."

Romolo, à la lueur d'un bec de gaz sous lequel ils passaient, contempla le nez effilé de son compagnon, son œil vivace qui envoyait des éclairs, et, aussitôt rentré dans l'ombre, il sourit.

— Tu devrais plutôt m'expliquer, reprit Gioachino, pourquoi tu trouves petit cet ingénieur qui est presque d'une palme plus haut que moi. Parce que tu auras grimpé sur un clocher, moi qui suis resté en bas, devrai-je être un nain ?

Romolo se contenta d'esquisser un sourire mi-joyeux, mi-railleur.

— Beau ou laid, grand ou petit, dit ensuite Gioachino, l'important est qu'Enea Ferri, ingénieur, soit tout d'une pièce, indivisible comme un atome.

—Et comme un mari...

—Contente-toi de l'atome ; en fait d'indivisibilité, il m'inspire plus de confiance.

—L'important est que notre Enea plaise à Amalia et qu'Amalia...

—Quant à Amalia, sois tranquille, dès qu'Enea la verra, il perdra la tête. L'affaire est faite. Si des obstacles surgissent, nous avons quatre bras...

—Cinq, parce que le docteur Rocco nous donnera le sien...

—Dis donc six ; il a une force incroyable dans le bras que je lui ai coupé... S'il l'empoigne avec celui-là..., pauvre Enea !

Tout en devisant de la sorte, les deux amis arrivèrent chez eux. Le domestique ouvrait la bouche pour parler quand Gioachino vit, à travers la porte vitrée, le salon éclairé.

“ Qui est là ? demanda Romolo.

—M. Federico Melli... Il est ici depuis huit heures... et n'a pas bougé de la cheminée ; je suis allé deux fois lui entretenir le feu, et l'ai toujours trouvé dans la même position, le journal à la main et les yeux fixés sur les tisons.”

Gioachino et Romolo, sans prononcer une parole, sans savoir que penser de cette visite à une heure pareille, ouvrirent la porte et entrèrent au salon.

Federico, un beau brun de trente-six ans au plus, à la figure moitié triste, moitié railleuse, releva la tête et sourit aux deux vieillards.

“ Vous voilà enfin, mauvais sujets ! ” dit-il d'un ton qu'il semblait s'efforcer de rendre gai.

Romolo s'approcha avec empressement.

“ Quest-ce que cela signifie ?... Toi ici à cette heure ?

—Quoi d'étonnant ? On ne se voit plus au cercle, depuis que vous êtes devenus sages... je ne pouvais rester plus longtemps, sans vous voir... sans entendre les respectables discours de la vieille vénérable... Vous étiez sortis pour aller Dieu sait où... Je ne savais que faire de ma soirée et je me suis décidé à vous attendre au coin du feu... Voyons, ajouta-t-il d'un ton dépité, il me semble que vous vous êtes fait attendre... Quelle heure est-il ?

—Il est onze heures sonnées, dit Gioachino, tu as eu raison de nous attendre, mais tu as dû t'ennuyer.”

Gioachino et Romolo ne quittaient pas des yeux leur jeune ami qui avait pris les pincettes et donnait des coups égaux et mesurés sur un gros tison.

“ Non, répondit-il ; il me semble que non ; j'ai tisonné. C'est une distraction qui ne manque pas de charme. J'ai lu le journal d'aujourd'hui que j'ai trouvé sur la cheminée... la Bourse est en hausse ; j'ai joué et je gagnerai net, sauf erreur... Il paraît aussi qu'une bande de

carlistes a été dispersée à coups de fusil, et cela m'a fait plaisir... Rien d'autre chose de bien intéressant... c'est-à-dire si, j'oubliais le plus important... On a repêché dans le Naviglio un jeune homme... mort, bien entendu... on ignore les causes du suicide, à demain les détails. A demain, répéta-t-il en se levant, il est tard et je me sauve, car vous devez avoir sommeil ; je parie que vous vous couchez toujours avant minuit, depuis que vous êtes devenus raisonnables.

—Tu nous caches quelque chose, s'écria Gioachino en lui prenant la main, tu as quelque chagrin ?

—Confie-le à tes vieux amis, insista Romolo.

—Des chagrins, moi ? Vous plaisantez ; ma vie est aussi belle que je puis le désirer ; je suis riche. Si je joue à la hausse, la Bourse monte, croyant me faire plaisir... il ne me manque rien... absolument rien... c'est-à-dire si, il me manque une chose, et j'étais venu précisément pour vous le dire.

—Quelle chose te manque ?" demanda Romolo.

Et Gioachino répéta comme un écho :

"Quelle chose te manque ?

—J'ai découvert un trésor.

—Un trésor ?

—Oui, dans ma villa du lac de Pussano. Un trésor a dû être enfoui là, au temps des guerres de Napoléon ; j'ai trouvé un document qui me renseigne à cet égard...

—Eh bien, quelle chose te manque ?

—Il me manque de le trouver, voilà ! Et, quand je l'aurai trouvé, il ne me manquera plus rien."

Il serra fortement la main de ses vieux amis, leur montra une figure souriante, se dirigea vers l'antichambre et enfila son pardessus et la porte.

Gioachino et Romolo l'accompagnèrent jusque sur le carré. Quand le bruit de ses pas se fut perdu dans la cour, ils rentrèrent au salon et de là dans la chambre à coucher sans échanger une parole. Puis soudain Gioachino dit à Romolo :

"La figure de Federico ne me plaît pas ; un jour ou l'autre, ce garçon-là fera une sottise.

—C'est un esprit dévoyé, un cœur bon, mais vide, une âme volage...

—Et si il ne rencontre rien qui l'attache à la vie, murmura Romolo en se glissant sous les couvertures, j'ai une grande peur... qu'au premier choc...

—Je le crains aussi. Tant qu'une vraie douleur ne viendra pas l'assaillir, il mènera toujours sa vie monotone ; vienne un chagrin, vienne un souci... et..."

La conclusion était claire, bien que ni l'un ni l'autre ne voulût achever la phrase.

—J'éteins la bougie ?

—Eteins."

Mais la bougie resta allumée.

" Donnons-lui une femme ! s'écria Gioachino après un silence.

—Une femme qui le gratifie d'une demi-douzaine d'enfants et Federico est sauvé ! s'écria à son tour Romolo.

—Donne-lui Amalia !

—Et l'autre ?

—Il restera en réserve. Si la candidature de Federico échoue, nous lancerons l'ingénieur.

—Pauvre Enea !

—Tu as raison de le plaindre, répliqua Gioachino ; il mérite mieux que cela, ce pauvre ami ! Et puis, sans médire de Federico, il me semble qu'Enea a une vocation bien autrement caractérisée pour le mariage... Pour faire un bon mari, il serait difficile de trouver mieux.

—Tu veux dire impossible ; d'ailleurs, s'il y en avait un qui eût plus de vocation, Federico ne serait pas celui-là ; et même je ne serai pas surpris s'il te rit au nez quand tu lui proposeras de prendre femme.

—Tu lui proposeras, toi... c'est ton affaire.

—Ah ! pourquoi ?

—Pourquoi ?... Parce que tu es plus long ; certaines propositions, comme certaines sentences, doivent être émises la tête en bas ; je te conseille de te hisser sur la pointe des pieds pour que le mot *femme* lui tombe de plus haut."

La bougie resta allumée un moment encore.

V

Le complot Gioachino-Romolo, discuté d'abord longuement, amélioré, perfectionné, et enfin approuvé à l'unanimité, était celui-ci : Romolo devait, sans plus tarder, s'occuper de convertir Federico aux idées matrimoniales. Gioachino se chargeait de l'ingénieur et se proposait de le rendre en un clin-d'œil amoureux de la belle Amalia. Le terrain ainsi préparé, les deux candidats n'auraient plus qu'à rivaliser d'astuce pour se faire agréer par la plus belle fille de l'univers.

Et les deux complices se frottèrent les mains, enchantés de leurs petites combinaisons.

Contre toute prévision, Romolo, qui s'était armé de pied en cap pour une lutte acharnée, ne rencontra pas la résistance qu'il attendait de la part du jeune viveur. Soit que le mot *mariage*, tombant d'une hauteur insolite, eût acquis une vertu que Gioachino ne soupçonnait pas, soit que Federico fût, par extraordinaire, bien disposé, toujours est-il qu'il

ouvrit d'abord des yeux étonnés, puis se mit à rire aux éclats, puis devint sérieux, et enfin, dit très tranquillement :

— Au fait, pourquoi pas ? Trouve-moi la femme, toi ?

— Elle est trouvée.

— Je n'en veux pas... Je parie qu'elle est riche, belle comme un ange et sotte en proportion.

— Elle n'est pas riche ; elle est belle comme un ange et spirituelle comme un petit démon. D'ailleurs tu la verras.

— Je la verrai... Où ? Quand ?... Je t'avertis que je ne puis attendre ; mes dispositions matrimoniales n'ont pas un quart d'heure à perdre. Si l'affaire ne se conclut pas aujourd'hui, il n'y a rien de fait.

— Attends !" s'écria Romolo.

Et il se planta au milieu du chemin, dans une attitude de méditation.

— Ecoute, reprit-il au bout d'un instant ; aujourd'hui, à six heures tu éprouves un besoin urgent de me voir tout de suite pour une affaire sérieuse ; tu viens chez moi, tu ne me trouves pas ; on te dit que je suis allé dîner chez le docteur Rocco Trombetta, rue de la Cerva, No. 11 ; tu t'excuses auprès du docteur Rocco de te présenter à cette heure indue... et c'est tout.

— Soit ! à six heures."

Federico laissa échapper un éclat de rire énigmatique et Romolo se hâta de rentrer à la maison pour porter la bonne nouvelle à Gioachino ; mais celui-ci fut absolument invisible et introuvable jusqu'à l'heure du dîner.

Sous les regards soupçonneux du docteur Rocco, qui, dans l'attitude de ses convives, avait flairé un mystère, il était impossible aux deux hommes de se communiquer leurs faits et gestes de la journée. Pourtant, Romolo prit son courage à deux mains et demanda à travers la table :

— Comment se fait-il qu'on ne t'ait pas vu aujourd'hui ?

— J'ai été très occupé ; je n'aurais jamais cru avoir tant à faire"

Pour souligner ses paroles, Gioachino regardait son ami avec une insistance significative.

— Des mystères ! grommela le docteur Rocco, ce qui veut dire des impertinences à l'adresse de ceux qui n'y comprennent rien."

Les coupables baissèrent la tête et gardèrent un silence plein d'humilité... au moins en apparence.

Un quart d'heure avant six heures, on entendit le tintement de la sonnette ; dans les antichambres, un petit bruit timide et discret.

— Qui peut venir à cette heure ? demanda Amalia.

— Il est six heures moins un quart, dit Romolo en regardant son chronomètre.

—Il est en avance ! murmura Gioachino entre ses dents.

—Non, c'est un chronomètre régulateur... Il va avec les horloges électriques. Mais, à ta montre, quelle heure est-il donc ?

—Six heures moins un quart.

—Tu le vois, j'avais donc raison," s'écria Romolo, qui ajouta étourdiment, comme s'il se parlait à lui-même :

" Il est en avance !"

Les deux amis se regardèrent. Le docteur Rocco, le cou tendu et les yeux fixés sur la porte, grommela une seconde fois :

" Mystères ! Impertinences !"

Enfin, le domestique rentra.

" Il y a un monsieur qui demande à parler à M. Gioachino.

—Je sais ce que c'est, répondit Romolo en se levant vivement de sa chaise.

—C'est moi qu'il demande, fit observer Gioachino ; je ne sais pas ce que cela veut dire ; j'y vais."

Romolo semblait perplexe et ne se rassyait pas ; un instant après un jeune inconnu entra, remorqué par Gioachino, qui, avec sa serviette nouée autour du cou, avait un air tout à fait sacerdotal.

" Docteur Rocco, me permettez-vous de vous présenter l'ingénieur Enea Ferri, un de nos meilleurs amis ? Je désirais depuis longtemps vous le faire connaître, et puisqu'il est venu pour m'entretenir d'affaires pressantes... je... je m'enhardis..."

—J'ai l'honneur, dit le docteur Rocco, en adoucissant dans la mesure du possible le son de sa voix et en se levant à demi ; vraiment, j'ai l'honneur..."

Enea protesta que l'honneur était pour lui, fit un salut courtois aux deux femmes, un signe amical à Romolo et s'assit en face d'Amalia.

" Quel gaillard ! pensait Romolo ; comme il entre bien en matière ! Le voilà déjà qui étudie la pauvre fille, et Dieu me damne si, avant de s'en aller, il ne la sait pas par cœur ! Et Federico qui ne vient pas ! Le malheureux ! S'il tarde encore un peu, ce brigand la lui prendra !... C'est bizarre.. Gioachino qui a eu la même idée... Après tout, tant mieux... Voyez, il la mange des yeux ; il parle, raisonne, discute, répond à tout et continue à la manger... Et Federico qui ne vient pas !"

Un quart d'heure après, lorsque Amalia s'approcha d'Enea et lui présenta une tasse de café, en l'accompagnant d'un sourire modeste, ce scélérat d'ingénieur, non content d'avoir toisé la jeune fille de l'œil, en suivant de loin tous ses mouvements, ne perdit pas de temps. Il se leva vivement et remarqua, avec une satisfaction à peine déguisée, que ses yeux rassaient facilement le sommet de la chevelure très noire d'Amalia. Il savoura son café tranquillement, épiait le bon moment

et quand la femme de chambre fut un peu loin, il courut déposer sa tasse vide sur le plateau et trouva moyen de se mettre une minute, une seule minute, à côté d'Amalia et de regarder dans une glace l'effet produit par ce rapprochement. Très bel effet, ma foi ! C'était certainement le plus beau couple que l'imagination d'un syndic ou d'un poète à épithalames pût rêver.

— Elle te plaît ? lui demande Romolo en profitant adroitement du moment où le docteur Rocco questionnait Gioachino sur les nouvelles du jour (formule invariable qui précédait la lecture du journal). Elle te plaît ? ”

Enea regarda le plafond d'une façon expressive, soupira et dit :

— Pouvu qu'elle n'ait pas de défauts cachés !

— Quels défauts veux-tu qu'elle ait ?

— Dieu seul peut le savoir, et, comme il s'agit de ma femme, je m'en inquiète.

— Bravo ! ajouta Romolo avec un rire silencieux ; je suis content. Donc, tu l'épouses ?

— Si les renseignements sont bons, oui.

— Les renseignements ?

— Si son passé, si sa famille... Tu ne peux pas me comprendre. Quel était son grand père paternel ?

— Un ingénieur, comme toi ; que veux-tu de mieux ?

— Tant pis... Ingénieur le grand-père paternel, ingénieur moi-même ; trop d'ingénieurs ! il nous manquera peut-être l'élément de désordre intellectuel, cette espèce de folie spéciale qui devient quelquefois du génie, et qui est toujours un assaisonnement savoureux de la vie.

— Quant à la folie spéciale, tu peux te rassurer ; elle ne manque pas, car tu l'as, toi ; et si tu la considères comme un simple assaisonnement, c'est probablement que tu ne l'estimes pas assez. La question est celle-ci : Est-elle belle ou n'est-elle pas belle ?

— Elle est belle : qui dit le contraire ? Elle a toute la tête de moins que moi ; elle a la peau brune, les cheveux noirs, les yeux expressifs, un beau sourire un peu grave ; elle a une taille adorable... en somme, elle me convient parfaitement... Mais cela ne suffit pas ; il importe encore d'avoir des renseignements sur sa grand-mère paternelle.

— Tu veux épouser aussi sa grand-mère ? Je te préviens qu'elle est morte.”

Enea, sans se troubler, répéta qu'il tenait à avoir ces renseignements.

Romolo commençait à se demander sérieusement si, par hasard, chez son ami l'ingénieur, l'assaisonnement savoureux ne prédominait pas, lorsque la sonnette se fit entendre de nouveau.

— C'est lui ! ” pensa-t-il.

Et cette fois c'était bien lui, Federico.

Quand on sut que ce second visiteur éprouvait aussi un besoin extrême de dire deux mots à M. Romolo, je crois bien que le docteur Rocco se tint les côtes pour ne pas rire, et que Gioachino rit à son aise derrière son journal déplié, mais je n'en suis pas sûr.

Bientôt après, Federico entra, remorqué par Romolo.

“ M. Federico Melli, notre bon ami, dit Romolo ; un mauvais sujet. ”

Federico s'inclina avec aisance et dit :

“ Merci. ”

Mais il avait sur les lèvres un sourire légèrement sarcastique et, dans ses manières, la nonchalance de l'homme mûr qui se prête à un jeu pour amuser les enfants.

Alors on vit un miracle : le docteur Rocco se lever de son fauteuil, faire un pas en avant, saisir la main droite du visiteur et lui rire au nez tranquillement, sans dire un mot, sous prétexte de lui décocher un sourire hospitalier.

“ Federico est perdu ! ” pensa Gioachino.

En effet, le docteur ne semblait pas disposé à le laisser s'échapper ; il le retint quelques secondes devant lui, en le regardant dans les yeux, puis l'invita poliment à s'asseoir sur un fauteuil en face de lui. Le jeune homme obéit, mais toujours distrait et un peu railleur, il cherchait Amalia du regard. Dès qu'il l'aperçut, il la fixa avec une pointe d'impertinence ; puis, soudain, son rire se figea et un nuage lui passa sur le front. Amalia, après avoir évité longtemps ce regard insistant, s'était décidée à le fixer, elle aussi, avec une froide et calme ironie.

“ Amalia, dit le docteur, viens t'asseoir auprès de moi. ”

La jeune fille n'entendit probablement pas, car elle était déjà debout ; elle traversa la chambre sans s'arrêter et disparut.

Alors l'ingénieur, resté dans un coin, soupira comme un soufflet de forge et s'approcha de la cheminée.

“ Asseyez-vous là, dit le docteur Rocco à Enea, qui s'asseyait très bien de lui-même ; approchez-vous un peu plus du feu... il doit faire un froid de loup ce soir. ”

— Je n'ai pas froid, merci.

— Ecoutez-les, les jeunes gens ! “ Je n'ai pas froid, merci. ” Ainsi disais-je, moi aussi à leur âge. ”

L'ingénieur comprit aussitôt que l'interrogatoire commençait et s'empressa de répondre :

“ J'ai trente-cinq ans. ”

— Ce n'est pas beaucoup ! Vraiment, ce n'est pas beaucoup ! ” répéta le vieillard en regardant Federico.

Mais celui-ci se contenta d'approuver d'un signe de tête. Il était

préoccupé. Il se demandait pourquoi la jeune fille s'était éclipsée si brusquement. Elle n'était pas belle, oh ! non, elle lui était même un peu antipathique ; mais ce n'était pas une raison pour l'offenser en la regardant avec impertinence, avec ce sourire dédaigneux. Il avait été injuste... Injuste, non, parce qu'il avait tout de suite compris qu'elle aussi ne le trouvait ni beau ni sympathique. Il s'était vengé, ni plus ni moins, voilà, et cela l'amusait... non, cela ne l'amusait pas, parce que, sous son ironie d'emprunt, Federico cachait des sentiments délicats, qui parfois se révoltaient contre la gravité continuelle de chaque jour.

“ Affaires d'Espagne...” lut Gioachino d'une voix sonore, évidemment pour attirer l'attention de la société. Il releva en même temps la tête pour voir l'effet produit.

“ Ces messieurs sont de Milan ? demanda le docteur Rocco.

— De Milan, répondit Federico en bâillant légèrement par habitude.

— De Milan, répondit Enea très sérieux. Mon père aussi était de Milan, mais ma mère, non...”

Il prononça ces derniers mots d'un ton si singulier, que le docteur Rocco ne devait plus trouver de repos dans cette vie avant de savoir de quel pays était la mère de l'ingénieur Enea.

“ Ma mère était Russe, avec beaucoup de sang espagnol, poursuivit Enea, en triomphant modestement, parce que mon grand-père était Russe et ma grand-mère Catalane. Il y a des moments, ajouta-t-il en souriant par condescendance pour l'incrédulité supposée des auditeurs, il y a des moments où je sens courir quelque chose de chaud dans tout mon corps : c'est le sang catalan.

— C'est ta grand-mère, ” fit observer Federico avec un grand sérieux.

Enea rit, le docteur Rocco rit, enfin le rire gagna Tranquillina elle-même, que Romolo, par un savant mouvement stratégique, avait amenée à s'asseoir dans un coin pour lui demander si elle avait toujours été heureuse. Du fond de l'Espagne, Gioachino avait tout entendu et riait, lui aussi, à se démonter la mâchoire.

Amalia rentra au salon. La plus belle fille de l'univers avait éprouvé un besoin étrange de s'éloigner, d'aller dans une petite chambre gentille qui connaissait toutes ses pensées les plus secrètes ; arrivée là, elle avait déposé la lumière sur la commode et s'était demandé ce qu'elle était venue faire ; en jetant un regard alentour, elle n'avait rien trouvé qui lui suggérât une réponse : elle était restée un moment immobile, puis avait fini par s'arracher à cette sorte d'obsession... Elle reparaisait, pensive et comme inquiète de son angoisse inconnue.

“ Amalia, lui dit le docteur Rocco, assieds-toi là... à côté de moi.”

Federico et Enea s'écartèrent pour lui faire place ; et Amalia vint se mettre tranquillement entre son vieux père et l'ingénieur Ferri.

Gioachino, qui avait un peu baissé son journal pour que ses petits yeux pussent prendre note de tous les détails de cette scène, Gioachino se mit à répéter : " Affaires d'Espagne..."

Mais personne ne lui répondit et le rusé vieillard se frotta joyeusement les mains.

C'était le docteur Rocco qui tenait le fil de la conversation. Comprenant la responsabilité qui, pour ce motif pesait sur lui, il s'empressa de faire remarquer, pour la troisième fois, qu'il régnait un froid du diable.

" C'est vrai, un froid du diable, dit Enea.

—Du diable, répéta Gioachino.

—Le seul qui ne le sente pas, c'est M. Romolo, poursuivit le docteur, ce cher M. Romolo... Voyez-le, là-bas, il a un calorique enviable ; qu'en dis-tu, Tranquillina ?

—Qu'y a-t-il ? demanda Romolo qui semblait s'éveiller d'un rêve.

—On dit que vous êtes un petit volcan. C'est un compliment flatteur, car on peut être un homme galant très long, très long et en même temps un volcan très petit."

Parmi les ancêtres d'Enea figurait par bonheur un type analogue, et il servit naturellement de prétexte à Romolo pour ne pas bouger.

Le docteur Trombetta écoutait avec résignation les divagations de l'ingénieur, mais il jetait par intervalles un regard inquiet sur le taciturne Federico ; c'était pour lui qu'il souriait, c'était pour lui qu'il endossait l'habit de cérémonie oublié depuis un demi-siècle, l'entraînait et la bonne humeur ; il était clair qu'il avait fait son choix et qu'il cherchait une expression pour le déclarer.

" Vous, cher monsieur Federico, dit-il, quand Enea eut cessé de parler, n'avez-vous pas aussi quelque ancêtre extraordinaire dont il vous soit resté quelque chose dans le sang ? Ne sentez-vous jamais courir dans vos veines un aïeul de glace, une grand-mère de lave brûlante ?

—Non, répondit le jeune homme en souriant avec effort, c'est-à-dire je ne sais pas ; je ne me suis jamais occupé de chercher, je m'informerai..."

—Tu ne t'en es jamais occupé, s'écria Enea sans quitter Amalia des yeux, parce que tu t'es cru toi seul le commencement et la fin de toi-même, tandis que nous commençons dans les siècles passés et que nous allons finir dans les siècles futurs. Tu peux être sûr que tu seras d'abord reproduit par miettes, par fragments, puis un beau jour, tout d'une pièce, dans un descendant qui aura ton tempérament propre, avec tes qualités et tes défauts.

—J'ai des défauts, moi ?" répondit vivement Federico.

Mais l'ingénieur, sans sourciller, riposta :

" Tu as les qualités et les défauts d'un ancêtre à toi qui a vécu probablement dans le siècle passé. Parmi mes aïeux, par exemple, il y a eu un ingénieur, qui était un prodige de science ; et j'y tiens, parce que, on ne sait pas, mon fils pourrait être un génie, lui aussi... d'ailleurs la statistique a démontré que les enfants mâles héritent du sang de la mère et reproduisent plus spécialement en tout ou en partie la grand-mère maternelle."

Federico ne put retenir un éclat de rire ; les autres l'imitèrent ; Amalia seule demeura impassible et observa une réserve calculée.

" En fait d'ancêtres, dit ensuite Federico, je m'en rappelle deux ; Seulement ils étaient du genre mélancolique. J'en ai eu probablement aussi du genre gai, comme l'ami Enea ; mais ces deux-là firent parler d'eux plus que les autres, c'est pour cela qu'ils ne me sont pas sortis de la tête. L'un disparut un jour en abandonnant femme et enfants, et on n'entendit plus jamais parler de lui ; l'autre, à quarante ans, était célibataire et capitaine de dragons ; il voulait mourir ; il avait la guerre, les duels, le pistolet et le sabre pour se passer cette fantaisie ; devinez ce qu'il fit ? Il alla acheter un rasoir et se coupa la gorge.

—Pourquoi ? dit Enea.

—Bravo ! Pourquoi ? Je me propose de lui demander dans l'autre monde ; j'espère qu'il n'aura pas de secret pour un parent."

Le sujet était lugubre ; mais les paroles étaient gaies, le ton moqueur ; on rit encore.

" Affaires d'Espagne, insinua pour la troisième fois Gioachino, qui voulait couper court à cette conversation désagréable.

—Laissez-nous donc un peu de repos avec votre Espagne, conseilla avec une douceur insolite le docteur Rocco, regardez au contraire la chronique locale ; il doit y avoir des détails sur le suicide d'hier...

—Ah ! oui, celui qui s'est jeté dans le Naviglio.

—Précisément. Tournez la feuille... bravo ! Allez droit à la troisième page, là... vous y êtes ; maintenant cherchez bien et vous trouverez " Suicide d'hier " ou " l'Homme du Naviglio " ou quelque chose de semblable."

Après tant de conseils et d'encouragements donnés sur un ton plus doux que le miel, il n'était pas difficile à Gioachino de retrouver incontinent son noyé, et il était impossible aux deux candidats de ne pas penser qu'en épousant la plus belle fille de l'univers, ils auraient la bonne fortune de s'allier à l'homme le plus doux du monde civilisé.

Gioachino trouva et lut ; et chacun apprit que le mystère persistait sur les causes qui avaient poussé le sieur C. G..., mathématicien, à s'ôter la vie. Il avait quarante ans, était célibataire, à l'aise et bien

portant. On avait trouvé, dans son portefeuille, mille lires et une lettre anonyme à son adresse, qui portait ces seuls mots : " Je t'aime ! courage ! "

Personne n'y comprit rien.

Gioachino s'écria qu'il ne pouvait s'expliquer comment un homme, à la fleur de l'âge, un jeune homme (un enfant, rectifia le docteur), un enfant, on peut dire, songeait à se tuer sans avoir vécu.

Romolo, sans s'émouvoir, déclara que, quand un homme a en portefeuille une lettre où on lui dit : " Je t'aime ! courage ! " (et un billet de mille, ajouta le docteur Rocco) et un billet de mille, il ne devrait avoir aucune relation avec le Naviglio.

Enfin, le docteur Trombetta émit l'opinion que, le sieur C. G... était sain, autrement dit : ne possédait ni catarrhe, ni goutte, ni engorgement de la rate, ni un bras invalide, n'avait aucun motif légitime de se suicider.

" Il en avait un ! s'écria avec emphase l'ingénieur Enea.

—Lequel ?

—Il était célibataire."

Le docteur Rocco, Gioachino et Romolo parurent frappés de la profondeur de cette observation.

Federico laissa errer encore une fois sur ses lèvres un sourire d'ironie aimable et regarda Amalia, qui rougit.

Alors son bon cœur reprit le dessus ; il craignit d'avoir offensé la jeune fille qui, en somme, était innocente de ce qui se passait et se trouvait être l'héroïne de la comédie, sans s'en douter ; il voulut se faire pardonner son sourire impertinent et essaya à son tour de dire quelque chose.

" Pour moi, il est naturel que le sieur C. G... soit allé se jeter dans le Naviglio. S'il était riche, s'il n'avait pas de douleurs physiques, ni morales, que faisait-il en ce monde ? Il est à présumer qu'il s'ennuyait ; n'ayant pas de soucis, peut-être ne savait-il pas se procurer des plaisirs. Ce devait être un de ces personnages dévoyés qui marchent à tâtons dans la vie, à travers un nuage fait d'une fumée de cigare, et on peut admettre que tout son argent était impuissant à lui procurer ce qu'il cherchait, sans le savoir lui-même. Je connais un jeune homme, non, un vieil enfant, qui a beaucoup vécu, qui n'a pas vécu du tout ; comme monsieur C. G..., il est riche, sain, et dans la fleur de l'âge, et il a presque toujours mille lires dans son portefeuille ; eh bien ! si celui-là ne s'est pas encore jeté dans le Naviglio, c'est probablement parce qu'il s'y jettera un jour ou l'autre. Vous demandez à celui qui se tue. " Pourquoi s'est-il tué ? " Il faudrait, au contraire, vous demander à vous qui êtes vivant : " Pourquoi ne vous tuez-vous pas ? " Voyons,

Gioachino, pourquoi ne fais-tu pas un plongeon dans le Naviglio ? et toi, Romolo ? et l'ami Enea ?”

Les trois interpellés se consultèrent du regard, et Enea déclara, pour lui et pour les autres, qu'avant de répondre à cette question, il voulait y penser toute sa vie.

“ Je dis...”

Ils se tournèrent tous vers Amalia, à qui ces deux mots venaient d'échapper presque involontairement. Leurs visages exprimaient une curiosité affectueuse et promettaient l'indulgence ; mais la jeune fille n'eut pas le courage de continuer.

“ Parlez, parlez, signorina,” dit Federico.

Amalia rougit jusqu'au blanc des yeux, et s'exécuta avec un léger tremblement de dépit dans la voix :

“ Je dis que ces êtres qui vivent à force d'inertie ne se trouvent jamais eux-mêmes, parce qu'ils marchent comme des moutons, l'un derrière l'autre, et ne se cherchent pas avec la pensée ; je dis que la vie est une lutte, que les paresseux seuls tombent au premier choc, et que ce choc est visible dans la majeure partie des suicides.

—Ce choc, corrigea doucement Federico, est l'occasion : la cause du suicide existait auparavant ; c'était l'ennui, le terrible ennui, la déesse fatale...

—Allons donc ! interrompit Amalia avec une vivacité singulière ; regardez l'ennui, c'est l'inertie ; regardez ces grands ennuyés, la plupart d'entre eux, vus de près, ne sont que des paresseux.”

L'ingénieur Enea Ferri, qui s'était levé, s'écria : “ Brava !” Amalia répéta avec plus de force : “ ...ne sont que des paresseux.” Et l'ingénieur répéta une autre fois : “ Brava !” Après quoi il se rassit en se frottant les mains.

“ Brava !” s'écria à son tour le docteur Rocco.

Et se retournant vers l'ingénieur, il ajouta :

“ C'est sa bonne grand-mère qui parle par sa bouche.

—Ton vieil enfant, fit observer Enea avec la compassion des vainqueurs, en s'adressant à Federico qui avait repris son sourire amer, ton vieil enfant, qui ne s'est pas encore jeté dans le Naviglio, n'est peut-être pas aimé ; aimer est la vie, être aimé donne la force de vivre, je dis plus, c'est une force dans la vie.

—Mon vieil enfant, répondit Federico, aimé et fut aimé ; maintenant il n'aime plus, et cependant il est peut-être aimé encore. Qui sait si être aimé quand on n'aime plus, n'est pas le désespoir de la vie ?... Quant à moi, je n'en sais rien. Mon vieil enfant a reçu, lui aussi, des lettres anonymes écrites en caractères imprimés ; il a des amies qui s'occupent de ses affaires et l'amuse en apportant un peu de mystère à son existence désœuvrée, en flattant sa paresse.”

Et, comme personne ne répondait plus, Federico regarda l'heure et se leva. Après avoir salué avec beaucoup de déférence les époux Trombetta, et demandé la permission de venir les voir quelquefois, il tendit la main à Amalia qui ne vit pas le geste et esquissa un salut glacial.

Quand le candidat No. 1 fut sorti, Enea fit charitablement son épithète, en disant *qu'au fond c'était un bon garçon...*

Et il ne fut plus possible de renouer le fil de la conversation.

Un quart d'heure après, Gioachino et Romolo traversaient la rue de la Cerva, escortant l'ami Enea avec tous les honneurs dus à un triomphateur modeste.

(A continuer.)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE :—Fleurs gigantesques.—La poste et le télégraphe au Japon.—Violation d'une tombe.—Lunatiques.—L'art de se faire maigrir.—Le Vatican.

Il est des contrées qui sont particulièrement appropriées au développement extraordinaire des plantes florales ; ainsi aux Indes, dans les îles de l'Archipel indien et en Océanie, on trouve des plantes qui, par les dimensions de leurs fleurs et de leurs fruits, excitent le plus profond étonnement chez ceux qui ont pu les admirer, mais qui, par contre, provoquent un sentiment d'incrédulité, parfois presque invincible, auprès d'une partie de ceux qui n'ont fait qu'en entendre parler.

Dans le sud du continent américain, on rencontre, appartenant à la famille des lis, la *Victoria Regia*, dont la découverte causa une grande sensation dans le monde scientifique. Deux enfants adolescents peuvent se tenir debout sur une feuille vive de ce géant de la flore américaine sans la briser, ce qui démontre une force et une vigueur remarquables.

Cependant, la *Victoria Regia* n'est qu'un nain auprès des nombreuses fleurs qui ont été découvertes depuis, et, dans l'Amérique du Sud même, on en trouve qui lui sont égales, si elles ne la surpassent pas en splendeur et en magnificence. Mais c'est surtout dans les îles de l'Océanie que l'on rencontre les plantes les plus extraordinaires par leur taille colossale.

L'une de ces plantes, la plus remarquable, sans doute, par sa forme et ses dimensions gigantesques, a été découverte récemment par Baccari, dans l'île de Sumatra. Elle a été nommée scientifiquement *Amorphophallus titanum* ; elle appartient à la famille des lis, et a un représentant minuscule dans les contrées du nord : le petit lis des bois, très commun dans les haies des enclos en Angleterre et ailleurs.

Le lis des bois est une petite plante très agréable, présentant de belles touffes de feuilles lustrées, s'épanouissant à partir du centre d'où sort la fleur, ou plutôt une agrégation de fleurs, qui s'élèvent comme une espèce de pyramide sur une tige qui prend naissance dans la bulbe au milieu des feuilles.

Cette plante était très recherchée autrefois, non pas tout à fait à cause de sa jolie fleur, mais surtout pour la fécule que l'on retirait de

la bulbe et qui était en honneur au temps galant de la reine Elisabeth, pour l'empesage des manchettes et autres garnitures.

Le lis de Sumatra est un véritable lis des champs, de proportions gigantesques. On dit que le premier Européen qui le vit refusa d'abord de croire que ce fût une plante.

C'était avant que Beccari le présentât au monde savant.

Une caravane de voyageurs européens parcourait l'île de Sumatra, guidée par des indigènes. Un jour, l'un de ceux-ci apporta au camp une masse énorme, apparemment de structure végétale, et ayant au moins six pieds de longueur, et il essaya de persuader aux voyageurs blancs qu'ils avaient devant eux une fleur, ou plutôt une partie d'une fleur.

Pendant, on ne fit guère attention à cela, et la fleur colossale de Sumatra demeura inconnue, scientifiquement parlant, jusqu'à la découverte réelle qu'en fit plus tard le célèbre botaniste italien Beccari.

Le Dr. Beccari trouva la plante croissant dans des endroits retirés, et il la considéra avec raison comme un des plus merveilleux produits du règne végétal.

Imaginez-vous, si vous le voulez, une bulbe de cinq pieds de circonférence et quelque fois plus ; de cette bulbe, partent des feuilles de dix pieds de longueur, courbées, divisées, écartées, aplaties par le vent et couvrant un espace de quarante-cinq à cinquante pieds de circonférence. Du centre, s'élance une fleur gigantesque qui étonne le voyageur, non-seulement par sa forme, mais encore par les magnifiques couleurs qu'elle étale au regard. La colonne centrale, ou calice, qui, chez le lis des bois, ressemble à une petite boutonnière, dans le congénère des tropiques, est haute au moins de six pieds et vigoureuse en proportion.

Son calice a une ouverture de trois pieds de diamètre ; il a la forme d'une cloche aux bords gracieusement élargis, richement festonnés, et dentelés de la manière la plus capricieuse, La couleur intérieure est une teinte vert pâle et l'extérieur est d'un riche pourpre métallique noirâtre.

Un groupe de ces plantes présente sans doute un coup d'œil véritablement magique : leurs feuilles énormes qui se courbent voluptueusement, cet ensemble de couleurs d'une richesse extraordinaire, cette colonne centrale élancée et mobile, tout cela, calme ou agité, ressemble plutôt aux créations féériques d'une imagination exaltée, qu'à des réalités tangibles ! ... Et tout cela est pourtant une vraie réalité !

Sir Stamford Raffles a découvert, dans la même contrée, une autre merveille du règne végétal. Cette nouvelle plante, connue sous le nom de *Rafflesia Arnoldi* est un parasite énorme, bigarré et charnu, qui

semble n'atteindre ses dimensions colossales qu'en absorbant littéralement la sève des végétaux aux dépens desquels il vit. On le trouve invariablement fixé sur les racines des autres végétaux, dépourvu lui-même de feuilles et de racines, et se montrant seulement sous la forme d'une immense fleur de laquelle s'échappent des émanations extrêmement nauséabondes.

Lorsqu'on l'observa pour la première fois, cette plante fut considérée comme un énorme champignon, mais on reconnut bientôt que l'on avait affaire à une véritable plante. Qu'on se représente une rose immense, pesant de quinze à vingt livres, n'ayant que cinq pétales qui mesurent un pied de la base au sommet et dont l'épaisseur est de plus d'un pouce, et l'on aura une idée à peu près exacte de l'aspect de cette monstrueuse plante. La fleur a plus de trois pieds de diamètre, et son nectaire, formant un réservoir d'une contenance d'un gallon et demi, est rempli d'un liquide impur qui répand une odeur repoussante, semblable à celle du bœuf en putréfaction. Cela s'explique assez si l'on se rappelle que cet espèce de réservoir recèle les corps en décomposition de myriades d'insectes qui viennent à chaque instant s'y engourdir.

Cette fleur fut découverte pour la première fois sur les bords de la rivière de la Manne dans l'île de Sumatra, où elle était connue des indigènes sous le nom de *Boîte du diable*. Elle exerce une impression indescriptible sur ceux qui l'observent pour la première fois. Le Dr. Arnold, qui lui a donné son nom, parle de l'effet qu'elle produisit sur lui quand il la vit :

“ Pour dire la vérité, j'étais seul et je n'avais pas de témoins, et j'ose à peine décrire les dimensions de cette fleur qui surpasse énormément tout ce que j'ai jamais vu ou tout ce dont j'ai jamais entendu parler en fait de fleurs.”

Dans l'île de Java, on a découvert d'autres fleurs géantes peu différentes, et presque aussi grandes que celles de Sumatra.

On rencontre aussi des fleurs remarquables par leur taille grandiose, dans les forêts de l'Amérique du Sud. Sur la rivière de la Magdelaine croît une plante grimpante qui attire les voyageurs vers ces endroits par la grandeur étonnante de ses fleurs dont chacune mesure quatre pieds de circonférence. Son nom spécifique est *Grandi flora* (grande fleur), et elle est probablement similaire des plantes connues dans les Indes Occidentales sous le nom de Pelican, dont la fleur ressemble si bien à la tête de l'oiseau qui leur a donné son nom. Dans les régions intertropicales, ces grandes fleurs sont assez souvent employées comme chapeaux, par les enfants et même par les grandes personnes, et en effet, elles sont assez vastes et assez solides pour servir à cet usage. Miers, qui les a observées au Brésil, dit “ qu'en les voyant pendant aux lianes, il s'est souvent rappelé les files de mouchoirs de poche

de couleurs variées, mis à sécher sur la corde d'une blanchisseuse." Mais il n'y a que les naturels de ces pays qui puissent avoir l'idée de les approcher ou de s'en faire des couvre-chefs, car l'odeur qu'elles répandent est si repoussante, que les grands animaux se tiennent eux-mêmes à distance.

Mais ce n'est pas tout : le suc de ces plantes est un poison redoutable, et Russac, qui les a observées, rapporte " qu'un troupeau de porcs fut anéanti après en avoir mangé les feuilles et les racines.

Une classe de cette plante, *A. Goldiana*, trouvée sur la rivière de la Vieille Calabre et à Sierra Leone, sur la côte occidentale de l'Afrique, est tout à fait remarquable. La fleur a plus de deux pieds de longueur et pas moins que onze pouces de diamètre à l'ouverture. Elle a toutes les richesses de couleurs possible, mais en revanche, elle a les qualités désagréables qui caractérisent ses congénères de l'Amérique du Sud.

Notre plante familière, la belle-de-nuit, peut être groupée parmi les plantes phénoménales de nos contrées, ayant une fleur qui, lorsqu'elle est dans sa pleine expansion, atteint un pied de diamètre. Surpassant celle-ci en beauté et en grandeur, le *Lilium giganteum* constitue un des plus splendides déploiements du royaume des fleurs. Ce lis, on a pu le voir représenté, à l'exposition de Kew, par une tige qui a plus d'un pied de circonférence à la base, et qui surpasse la double taille des hommes les plus grands, puisqu'elle n'avait pas moins que quatorze pieds. Lors de l'exposition, " elle était toute couverte de fleurs grandes comme de grands gobelets."

Les fougères délicates qui sont des types de grâce et de beauté dans nos bois, ont des représentants gigantesques dans d'autres contrées. Celle qui est connue sous le nom de Silver King (*Cyathea dealbata*), a des feuilles de sept pieds de longueur, ce qui peut être considéré comme sa forme normale ; mais, dans les forêts de la Nouvelle Zélande, la fougère, si délicate sous nos climats, acquiert des proportions d'arbres véritables, dont les feuilles ont jusqu'à quarante-deux pieds de longueur. Et encore ces colosses végétaux ne sont-ils probablement rien auprès de leurs ancêtres des temps préhistoriques.

..*

Le Japon paraît marcher à grands pas dans les progrès de la civilisation moderne. Sa population vive, alerte et intelligente, si bienveillante, si franche et si cordiale pour les étrangers, se dégourdit avec une merveilleuse facilité au contact des Occidentaux dont elle adopte peu à peu les institutions et les arts.

Dans aucune autre contrée du monde, l'organisation du système

postal n'a présenté rien d'aussi étonnant, d'aussi merveilleux qu'au Japon. Il y a quinze ans, il n'existait aucun système régulier de poste du gouvernement dans le pays. Mais, en 1871, quand le Japon se réveilla comme un géant de son long sommeil d'exclusivisme et d'isolement, et se mit en travail pour accomplir des changements de toutes sortes, il résolut d'abord d'établir chez lui le système postal européen, et il entreprit cette tâche avec une ardeur si étonnante qu'en moins de dix ans, les bureaux de postes que les Français, les Anglais et les Américains avaient établis dans les ports ouverts purent être fermés, le service postal japonais présentant aux nations étrangères toutes les garanties désirables. Dans ce court espace de temps, les lignes postales intérieures avaient acquis un développement de près de 40,000 milles ; le système des malles par trains, par steamboat, par courriers était organisé ; 4,900 bureaux de poste et 8,000 boîtes aux lettres avaient été établis ; les bureaux de mandats postaux et les banques d'épargnes des bureaux de poste étaient en pleine opération. 7,500 personnes étaient employées pour diriger l'expédition postale régulière ; les timbres-postes, enveloppes estampées, cartes postes, enveloppes estampées pour journaux se vendaient au public tout comme chez nous, les timbres postes pour toutes les parties de l'empire, à deux cents et les cartes postales à un cent, tandis que ces prix étaient réduits de moitié dans les limites de la ville de Tokio.

Là où le système postal a pris un essor tellement rapide, il va sans dire que le télégraphe n'a pas été oublié, et dès 1870, on travaillait à l'établir sur une longueur de 10,000 milles, pour lesquelles on employait environ 15,000 personnes.

Comme complément à ce qui précède, je dirai que le Japon vient d'adopter une loi pour la protection des inventeurs. Cette loi est compilée d'après les lois similaires des autres contrées, une clause tirée de la loi anglaise ici, une autre de la loi française ou allemande ailleurs, suivant les circonstances. Le terme de la protection est de quinze ans. "Les inventions qui tendraient à troubler la tranquillité publique ou à démoraliser les mœurs et coutumes, à nuire à la santé," ainsi que les drogueries ne peuvent être brevetées. Les inventions brevetées doivent être mises en pratique publiquement dans un délai de deux ans. Passé ce temps, le brevet devient nul si les articles patentés ont été importés et vendus dans le pays pendant ces deux années. Les droits de brevêt sont très bas et il n'est requis aucun paiement annuel pour tenir le brevêt en force, ainsi que cela se pratique dans plusieurs contrées de l'Europe.

Pendant la nuit du 19 au 20 mai dernier, le secrétaire de la municipalité de Viterbe (Italie), est entré de force dans l'église de Santa Maria de Gradi, avec l'ingénieur de la ville et une escouade d'ouvriers. Ils s'attaquèrent tout d'abord au tombeau du pape Clément IV, dont les restes reposaient dans un sarcophage en marbre, depuis sa mort arrivée en 1268. Le sarcophage étant ouvert, on trouva à l'intérieur un cercueil en bois. On ouvrit également le cercueil qui contenait le corps du pape très bien conservé, et encore revêtu des habits et ornements conformes au rang de celui qui y avait été renfermé, il y a plus de 600 ans. On ne toucha à rien autre chose et on referma le cercueil et le sarcophage. Le lendemain matin, les mêmes individus revinrent, accompagnés, cette fois, du syndic de la ville et du sous-préfet de district. Le corps fut sorti du cercueil et on enleva du doigt un anneau dans lequel il y avait une pierre précieuse, et les gants de soie richement brodés et les sandales furent déchirés. L'agrafe montée en pierres précieuses qui retenait le camail sur la poitrine, fut arrachée, et cette partie du camail qui était d'un travail magnifique et en état parfait de conservation fut brutalement coupée. Les restes furent jetés confusément dans une boîte grossière et expédiés à l'hôtel-de-ville. Les objets enlevés, suivant l'ordre du syndic, furent envoyés au musée de Viterbe.

Le *Stampa*, un des principaux journaux libéraux italiens, qui raconte ce fait, dit que si la tombe d'un pauvre homme avait été ainsi violée, la loi aurait infligé aux profanateurs un emprisonnement de plusieurs mois ; et il se demande quelles mesures seront prises contre les profanateurs du tombeau de Clément IV, qui était un des monuments historiques de l'Italie. Il fait appel à tous les journaux de la péninsule italique, afin de faire connaître cet acte indigne et sacrilège, pour porter l'opinion publique à demander la punition des coupables, quels qu'ils puissent être.

* * *

On cite deux faits singuliers se rapportant à deux pensionnaires de l'asile des aliénés de Morrystown, Etats-Unis. L'un des internés passait pour muet depuis cinq ans, et les médecins croyaient que réellement il avait perdu l'usage de la parole. Un jour, il eut deux de ses doigts pris dans une machine à laver. Au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents, on l'entendit s'écrier : " Par le grand Moïse, un diable est meilleure qu'un inventeur." Cela se passait il y a trois ans, et depuis, quoi qu'on ait pu faire pour lui délier la langue, on n'a plus pu en tirer une parole.

L'autre patient, un adolescent, est un calculateur phénoménal. Il

résout à la minute les problèmes les plus ardu, les plus inextricables. L'enfant croit que sa tête est remplie de petits blocs portant des chiffres, lesquels se posent instantanément dans différentes positions et résolvent le problème. Il pense donc que sa cervelle est composée d'une multitude de tables. Sa folie semble extraordinaire, car il est peu de mathématiciens, s'il en est, qui pourraient concourir avec lui. Chaque jour, il se plonge la tête dans l'eau pour empêcher ses blocs de se heurter, et quelquefois, il demande de l'huile pour mettre dans son oreille, afin que les blocs imaginaires puisse glisser plus facilement les uns sur les autres.

* * *

Un spécialiste anglais, nommé Ebstein, a publié dernièrement, un ouvrage traitant des méthodes propres à diminuer l'embonpoint. Suivant lui, l'engraissement chez l'homme est tout à fait analogue à l'engraissement chez l'animal, et provient d'une absorption surabondante de nourriture. Il conteste l'opinion généralement répandue, que la graisse mangée produit la graisse, et il pense, au contraire, que la nourriture grasse protège l'albumine et prévient la formation de la graisse. Son système consiste donc à restreindre la quantité de nourriture, et tandis qu'il interdit les légumes féculents, le sucre, la fécule, etc., il permet une quantité modérée de graisse, deux ou trois onces par jour, par exemple. Il ordonne une alimentation peu variée et peu succulente qui amène promptement la satiété. Il désavoue l'usage de la bière, mais permet l'usage du vin léger.

Ce système paraît relativement rationnel, et il n'est pas sujet aux objections qu'a pu soulever celui de Banting, dont j'ai parlé il y a quelques mois, et qui ressemble pas trop à une diète systématique. Voici, du reste, le régime suivi avec succès dans un des cas que Ebstein a eu à traiter :

DÉJEUNER.—Un grand bol de thé noir, environ un demi-are, sans sucre ; deux onces de pain blanc ou de pain bis rôti, bien beurré.

DINER.—Soupe, souvent avec pois écalés ; de quatre à six onces et demie de bœuf rôti ou bouilli ; des légumes avec modération, des légumineuses, pois, fèves, etc., de préférence, et des choux. Pas du tout de pommes de terre et très peu de navets.—Après dîner, quelques fruits crus. Une salade ou une compote de fruits sans sucre, deux ou trois verres de vin, et pour finir, un grand bol de thé noir, sans lait ni sucre.

SOUPER.—Un grand bol de thé noir, comme plus haut, un œuf, un peu de viande grasse rôtie, ou de jambon avec sa graisse ; saucisson de Boulogne, poisson frais ou fumé, environ une once de pain

blanc bien beurré, par ci par là une petite quantité de fromage et quelques fruits crus.

Avec ce régime, le patient a perdu vingt livres en six mois.

Ebstein insiste sur la nécessité de continuer toujours le régime de restriction s'il réussit à combattre avec succès la tendance à l'embonpoint.

* * *

Le Vatican, bâti sur l'une des sept collines, couvre un espace de 1200 pieds de longueur sur 1000 pieds de largeur, soit en superficie, trente arpents. Son emplacement avait d'abord été occupé par le jardin de Néron d'odieux souvenir, et il doit sa première origine au pape St. Simmaque qui dans la première partie du sixième siècle, construisit une humble résidence en cet endroit. Au douzième siècle, le pape Eugène III le rebâtit sur un pied magnifique. Quelques années plus tard, Innocent II le donna pour résidence au roi d'Arragon, Pierre II. Pendant le séjour des papes à Avignon, de 1308 à 1377, le Vatican souffrit beaucoup de l'abandon où il était laissé, mais bientôt après le retour de la cour pontificale à Rome, il fut restauré et agrandi, et il devint la résidence permanente des papes qui, l'un après l'autre, complétèrent l'édifice et le remplirent de tous les trésors de la science et des arts et il devint bientôt le dépôt de toutes les richesses artistiques et scientifiques du monde.

La bibliothèque du Vatican fut commencée il y a 1400 ans. Elle contient 40,000 manuscrits parmi lesquels se trouvent des œuvres originales de Pline, de St. Thomas d'Aquin, de St. Charles Borromée, et des bibles hébraïques, syriaques, arméniennes et arabes. L'immensité des bâtisses du Vatican est remplie de statues découvertes sous les ruines de l'ancienne capitale du monde, ainsi que d'œuvres des maîtres, d'antiquités et de médailles de toutes sortes. Quand on se figure que l'on a exhumé des ruines des temples et des palais de Rome plus de 70,000 statues, on peut se figurer quel amas de richesses les musées du Vatican contiennent, et comment il se fait qu'ils sont tenus en telle vénération par les artistes. Raphaël et Michel-Ange trônent ici, et leur royauté durera aussi longtemps que l'amour du beau et du génie durera dans le cœur de leurs admirateurs.

OCT. CUISSET.

CHRONIQUE DU MOIS

Le Canada n'en a pas encore fini avec Riel et surtout avec la question du Nord-Ouest qu'on a eu le tort de mêler à l'affaire particulière du chef métis, alors qu'elle en est absolument distincte et que son importance pour l'avenir du pays tout entier est beaucoup plus grande que la question de vie ou de mort dont la tête de Louis Riel est cependant le formidable enjeu.

C'est dans sa séance du 21 octobre, que le comité judiciaire du Conseil Privé de Sa Majesté, siégeant à Londres, a examiné l'appel formé contre le jugement de la Cour du Banc de la Reine de la province de Manitoba ; M. Fitzpatrick s'était fait assister par un de ses confrères d'Angleterre, M. Bigham, qui a seul porté la parole ; les débats n'ont pas été longs, une assez vive discussion s'est engagée entre l'avocat anglais et lord Esher sur la constitutionnalité de l'acte 23 Vict., chap. 21, en vertu duquel s'est fait le procès de Régina. Le Parlement canadien avait-il le pouvoir d'enlever aux sujets de la reine, habitant le Manitoba, le bénéfice du droit commun tel que l'établissent les actes fondamentaux du Code de justice criminelle : notamment celui qu'on a appelé la Grande Charte de l'Angleterre, et qui porte la signature de Jean-sans-Terre, et le bill des droits accordés en 1688 par Guillaume d'Orange ?

Là, à proprement parler, était toute la discussion, et là aussi a été le seul point intéressant du débat ; du moment où le comité judiciaire du Conseil Privé adoptait la jurisprudence que, sous l'acte impérial de 1871, sec. 4, le Parlement fédéral canadien n'avait pas agi *ultra vires*, en votant une organisation judiciaire exceptionnelle pour le Nord-Ouest, la cause pouvait être considérée comme entendue ; c'est ce qui est arrivé : le Conseil Privé n'a même pas jugé nécessaire, pour s'éclairer, d'entendre le Procureur-Général et, le 22, lecture a été donnée par le Lord Chancelier d'une déclaration de Leurs Seigneuries signifiant leur refus de permettre l'appel.

Tous les degrés de juridiction sont épuisés ; il ne reste plus à Riel pour sauver sa tête, et au gouvernement de Sir John Macdonald pour sortir de l'embarras profond où doit le jeter la décision à prendre, que ce que nous appellerons les voies extraordinaires, c'est-à-dire l'exercice

du droit de grâce se manifestant par une commutation de peine ou l'examen d'une commission médicale, qui, nous le pensons, ne pourra pas conclure à autre chose qu'à la folie du condamné. Elle semble tous les jours de plus en plus incontestable.

Un nouveau sursis a été accordé à Riel jusqu'au 10 novembre, mais rien n'indique encore que le gouvernement ait pris un parti. Les clameurs des orangistes d'Ontario le poussent à laisser libre cours à la justice, les protestations énergiques des Canadiens-Français et de toute la province de Québec lui demandent de ne pas souiller l'honneur du pays d'une tache ineffaçable, en laissant dresser l'échafaud de Régina pour un assassinat politique, sous couleur d'un châtiment exemplaire destiné à apprendre aux Métis de la Saskatchewan ce qu'il en coûte de se révolter contre l'ordre établi, quand cet ordre vous refuse vos droits les plus chers, en vous chassant de vos propriétés, en refusant de vous reconnaître celles qu'il ne vous prend pas et en installant seigneurs et maîtres sur vos terres des étrangers qui n'ont eu que la peine de venir dans un pays que vous avez ouvert à la civilisation au prix de vos labeurs, de votre sang souvent, et qui, sans votre énergie, serait peut-être encore fermé à ceux qui vous en chassent !

Voilà la vraie question du Nord-Ouest ! Elle n'est pas ailleurs, et c'est quand vos chefs et vos hommes politiques ont eu cette conduite politique atrocement coupable, qu'ils s'appellent Mackenzie ou Macdonald, c'est quand ils n'ont écouté aucune des réclamations de ces pauvres métis qui, à la fin, n'ont pu, sans voir leur sang bouillir dans leurs veines, assister muets et résignés à leur propre dépouillement, c'est alors que vous, messieurs les Orangistes, vous parlez avec de superbes mouvements d'indignation du crime de rébellion commis par ces malheureux ! Il faut avouer que vous êtes des maîtres en tartufferie ou que vous avez de singuliers poids pour mesurer une égale justice à tous !

.

Le fléau de la variole qui afflige la ville de Montréal est passé au rang des premières préoccupations du moment. La crainte de voir la maladie s'étendre, les conséquences désastreuses qu'elle a déjà eues, qu'elle a et qu'elle aura encore malheureusement, là où elle sévit, ont appelé la vigilance des gouvernements provinciaux, des municipalités, des bureaux de santé et aussi de la Confédération voisine.

Nous sommes les premiers à trouver qu'on agit sagement en tâchant de combattre l'épidémie, et qu'une impassibilité fataliste ne serait nullement de mise devant le spectacle désolant qu'offre Montréal.

Il ne suffit pas non plus de s'adresser à la divine Providence et de

l'implorer pour qu'elle jette enfin un regard de miséricorde sur la ville qui porte le nom de la Mère du Sauveur, c'était certes la première chose à faire et la plus importante, mais ce n'était pas la seule. Il y a un vieil adage profondément vrai : " Aide-toi, le Ciel t'aidera," nous dit-il.

C'est ou jamais le cas de le mettre en pratique, et nous trouvons, quant à nous, que, dans les circonstances actuelles, on ne l'a pas suffisamment fait ; ce n'est pas la première fois non plus malheureusement que la variole visite Montréal et le Canada, l'expérience des épidémies précédentes aurait dû servir de leçon pour introduire la vaccination dans les mœurs aux époques de calme et de sangfroid ; on ne se serait pas exposé à la faute de vouloir l'y faire entrer à coups d'amendes et de jours de prison pour les récalcitrants.

Puisqu'on n'a malheureusement pas profité des leçons du passé, et qu'en somme : " Mieux vaut tard que jamais," on a sagement agi en songeant à ce préservatif comme à toutes les mesures qui peuvent, soit combattre la maladie, soit empêcher sa propagation.

Mais encore fallait-il penser qu'à tout il y a une mesure, que beaucoup de choses peuvent être imposées, pourvu que ce soit habilement, que la vie des hommes en famille et en société a certaines lois, donne à l'individu et au chef de famille certains droits dont l'application et l'exercice présentent de tels avantages, sont même de telle nécessité qu'il est impossible de suspendre ou de restreindre ces lois et ces droits pour un inconvénient momentané, il fallait aussi compter avec ce que nous appellerons des préjugés pour donner la part belle à ceux dont nous critiquons les actes ; de ces préjugés, ils n'ont pas voulu tenir compte, parce qu'ils n'ont pas pensé ou qu'ils n'ont pas voulu réfléchir à leur plus ou moins grand degré de légitimité. Enfin et surtout, le devoir des autorités était de conserver un calme complet et de ne pas se laisser entraîner même momentanément au sentiment de panique irréfléchie qui s'empare trop souvent des masses, lorsqu'un fléau s'abat sur elles ou les menace.

Les différents pouvoirs dont la sollicitude a été mise en éveil par l'épidémie de Montréal ont-ils tenu compte de toutes ces considérations ? Nous ne le croyons pas et c'est là qu'il faut chercher l'origine de l'opposition très vive soulevée par certaines mesures ; c'est en cela aussi que les gens qui ont été assez fous et assez coupables pour troubler légèrement, pendant un ou deux soirs, le repos de la ville trouvent une excuse à leur folie et à leur faute. C'est l'oubli des droits de la famille et de la liberté individuelle qui a fait adopter cette mesure de la *vaccination compulsive*, cause première des troubles dont nous parlons.

Est-ce aussi tenir compte des préjugés légitimes d'une population

que de vouloir lui imposer la vaccination par la violence et par la menace de l'amende ou de la prison, quand dernièrement encore plusieurs morts survenues à la suite de l'emploi d'un mauvais vaccin, ont remué et ému toute la ville ? N'est-ce pas blesser les droits de la famille que d'enlever les malades presque de force pour les porter à l'hôpital ? Est-ce du sang-froid que de proposer des mesures monstrueuses comme celle de la fermeture des églises ? car, enfin, en lisant les noms de ceux qui ont voté cette proposition dans un des comités, nous ne pouvons penser qu'ils se soient laissés aller aux inspirations de l'impiété, et nous devons croire qu'ils ont cédé à un sentiment de panique irréfléchie.

Il y a, pour Montréal, plus d'une leçon à tirer de la douloureuse épreuve à laquelle elle est soumise. Ce qui s'est passé, depuis deux mois, démontre d'abord l'absolue nécessité de mieux observer les lois de l'hygiène, d'organiser une administration et une police sanitaires fortement constituées, et composée d'agents qui sauront joindre une grande modération à beaucoup d'énergie et de discrétion dans la mise en application des mesures prescrites ; il faut, par-dessus tout, faire pénétrer la vaccination dans les habitudes du peuple de telle sorte que, comme en France, par exemple, il n'y ait plus un enfant qui ne soit vacciné quelques mois après sa naissance.

Enfin, l'épidémie actuelle contient un dernier enseignement, et c'est celui qui nous en préservera le mieux à l'avenir. Les épidémies sont un châtiment de la Providence ; si la grande cité canadienne est châtiée, c'est qu'elle a offensé Dieu ; qu'elle rentre donc en elle-même et qu'elle se repente, alors la justice divine se lassera de frapper et d'éprouver la ville coupable mais repentante !

* * *

Le suffrage universel, toujours si fertile en surprises, a infligé, le 4 octobre, aux républicains français et particulièrement aux opportunistes qui ont gouverné la France depuis huit ans, une déception aussi amère que méritée. Que s'est il donc passé ? Au lieu de cette écrasante majorité à laquelle s'attendait le gouvernement et que tous ses organes ne cessaient de nous prédire, les noms de près de 180 députés conservateurs sont sortis des urnes, et 131 républicains seulement ont pu se faire élire à ce premier tour de scrutin. Tout compte fait des voix données, dans tous les départements, aux représentants des partis monarchiques, il s'est trouvé qu'ils avaient recueilli plus de trois millions et demi de suffrages, soit presque la moitié du corps électoral, alors qu'en 1881, ils avaient à peine 1,800,000 électeurs avec eux. Pour compléter le tableau, plusieurs ministres en exercice avaient échoué dans leurs départements, d'autres étaient en ballottage, ceux qui étaient élus, à part une ou deux exceptions, ne l'étaient pas en tête de la liste-

Ce qui achève de caractériser les résultats de cette journée mémorable, c'est que l'étonnement des vainqueurs n'a pas été moins grand que la stupéfaction des vaincus. Le parti conservateur ne pouvait en croire ses yeux, et ses plus chauds adeptes, les plus optimistes de ses chefs n'avaient pas osé prévoir un pareil résultat.

Il y aurait toute une étude à faire pour marquer, par suite de quelle évolution, le corps électoral, en apparence si indifférent, si réservé, si peu expansif de ses sentiments, pendant toute la période qui a précédé le vote, en est arrivé à prononcer cette condamnation significative de la politique opportuniste.

On ne peut pas dire que ce soit l'activité des comités conservateurs, l'ardeur de leurs sollicitations qui aient déterminé cette victoire relative. Non, le succès remporté ne démontre ni l'habileté, ni la vigueur des partis qui seraient tentés de la revendiquer.

Le vote du 4 octobre a été le vote du bon sens français. L'âme de la nation, livrée à elle-même, sans guide, sans appui, sans direction, par la seule vertu de sa propre énergie, s'est redressée soudain dans un effort d'honnêteté, et c'est là ce qui doit donner bon espoir aux vrais amis de la France pour la continuation de l'œuvre de restauration qui, il faut bien le dire, est à peine commencée ; un tel effort est le signe d'une vitalité dont la Révolution n'a pu et ne pourra tarir les sources ; il proclame, avec éclat, l'élasticité et la merveilleuse spontanéité du génie national français ; la part du bon sens populaire est énorme dans le scrutin du 4 octobre, et c'est ce qui doit fixer les regards de tout observateur attentif.

Il est vrai qu'aux yeux d'esprits superficiels, le scrutin du 18 octobre a semblé infirmer en partie les résultats du premier tour.

Certes, il est impossible de nier le succès des républicains au vote de ballottage, mais les chants de victoire auxquels ils se sont livrés sont, à notre avis, tout à fait hors de saison ; il n'y avait pas encore lieu, après le 4 octobre, de trembler de peur et de s'écrier que l'existence de la République était en danger, nous savons malheureusement qu'elle est trop difficile à déraciner pour qu'un seul combat puisse l'anéantir, mais il faut toute la mauvaise foi de la bande opportuniste et radicale pour oser, après le 18 octobre, s'écrier que l'avantage momentané des conservateurs a fait place au triomphe éclatant des républicains.

Les trois millions cinq cent mille suffrages donnés aux candidats monarchistes, le 4 octobre, sont et restent acquis, malgré l'élection de 242 républicains au second tour et quoique 26 conservateurs seulement aient pu réussir à passer. Nous ne sachions pas non plus que les départements qui ont nommé une représentation entièrement monarchique soient retournés au scrutin le 18 ; ceux qui ont, ce jour-là,

donné la majorité à une représentation républicaine la lui avaient déjà donnée le 4, seulement le *quorum* nécessaire n'avait pas été atteint, la majorité absolue des suffrages exprimés étant nécessaire au premier tour, tandis qu'au second, la majorité relative est seule exigée.

Voilà tout.

Examinant encore les choses de plus près, nous verrons, par exemple, que le scrutin du 4 octobre avait donné seulement dix-sept ballottages favorables aux monarchistes, et cependant, de l'aveu même des républicains, vingt-six ont été élus le 18. Tout cela, est-ce l'écrasement chanté par la *République Française*, par le *Temps*, par le *Rappel* ?

Enfin, le 4 octobre, si nous comptons bien, la liste conservatrice parisienne a obtenu 40,000 voix de moins que le 18. Y a-t-il là cette défaite honteuse des partis conservateurs dont les radicaux ont la bouche pleine ?

Nous ajouterons, comme dernier mot, que l'addition des votes émis le 18 octobre par les départements qui ont pris part au scrutin de ballottage fait ressortir, en la comparant aux chiffres du 4 octobre, un accroissement de cent soixante-sept mille voix dans les bulletins donnés le 18 aux conservateurs.

.

Ce n'est pas tout d'avoir remporté un avantage signalé, quoique relatif ; le parti conservateur doit maintenant s'organiser pour profiter des positions conquises, pour être prêt aux rudes assauts qu'il va avoir à soutenir, si il veut combattre le bon combat pour la France.

Irrités, au suprême degré par l'échec subi, remplis de terreur par la pensée que la proie du pouvoir pourrait bien leur échapper un jour prochain, républicains, opportunistes et radicaux vont ne voir leur salut que dans une alliance intime, et on sait que le sort des alliances de ce genre est toujours de faire passer le pouvoir plus à gauche. Il est aujourd'hui dans de telles mains, que si l'évolution commencée depuis huit ans continue, il ne peut plus tomber que dans celles des pires radicaux.

Nous ne voulons pas faire de prédictions, mais il est certain qu'on ne peut attendre rien que de mauvais de la chambre qui va se réunir.

Pour en convaincre nos lecteurs, nous ne pouvons mieux faire que de leur livrer un extrait d'un article significatif du *Journal des Débats*, dû à la plume de M. Jules Dietz, un des leaders de la feuille doctrinaire.

Après avoir parlé de la victoire des républicains au 18 octobre, l'écrivain continue ainsi :

Elle ne nous fait pas oublier que la Chambre, récemment élue, est une des plus mauvaises Assemblées parlementaires que la France ait connues depuis 1816.

De quels éléments y disposera-t-on pour gouverner ? Par quels moyens, sur quel terrain y pourra-t-on grouper une majorité ? Nous ne le voyons pas. Le suffrage universel s'est, très certainement, prononcé contre l'opportunisme ; mais, pour le condamner, il s'y est pris de deux façons. L'opportunisme avait multiplié les tracasseries religieuses, mal administré les finances, froissé les consciences et inquiété les intérêts matériels ; trois millions et demi d'électeurs ont répondu en envoyant au Palais-Bourbon des députés monarchistes. L'opportunisme avait caressé les passions radicales, vécu de compromis conclus avec les partis avancés, adopté, presque partout, des programmes électoraux qu'aurait pu lui envier l'Extrême Gauche ; trois autres millions d'électeurs ont accueilli ses avances en envoyant au Palais-Bourbon des députés radicaux. Ainsi les deux partis extrêmes sont renforcés, tellement renforcés qu'on n'aperçoit plus le moyen de gouverner contre les intransigeants sans invoquer le secours des monarchistes, et contre les monarchistes sans solliciter l'appui des intransigeants. La Chambre est coupée en trois partis : une Droite inconstitutionnelle, une Montagne et une Plaine. Entre la Droite et la Plaine, la limite est nettement tracée. Entre la Plaine et la Montagne, elle est indistincte. Une coupure pourra-t-elle se faire, et à quel endroit ? Les républicains qui n'appartiennent pas à la Gauche radicale ou à l'Extrême Gauche auront-ils le courage de se grouper, de rompre avec les violents, leurs alliés d'hier ? Quand on leur proposera, quand on essaiera de leur imposer une nouvelle épuration du personnel, l'impôt sur le revenu, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la mairie de Paris, toutes ces sottises et toutes ces folies dont les programmes électoraux sont pleins, sauront-ils, voudront-ils répondre non ? Ni leur conduite au cours de la dernière législature, ni leur attitude au cours de la campagne électorale qui s'achève ne nous autorisent à attendre beaucoup de leur fermeté.

Voilà le jugement que porte sur la nouvelle chambre, un journal qu'on ne peut certes, soupçonner de haine pour la République.

Le parti conservateur n'aura pas trop de toutes ses forces pour lutter contre le travail de destruction des plus chères libertés du pays qui va certainement être entrepris par les radicaux ; quoiqu'à son déclin, la République fera encore beaucoup de mal à la France, il faut être prêt à panser ses blessures ; mais l'opposition monarchique doit, avant tout, se préoccuper d'être en état de trancher la question de gouvernement le jour où elle se présentera ; telle qu'elle est constituée aujourd'hui, elle ne pourrait évidemment pas résoudre ce grave problème du pouvoir qui s'imposera certainement dans un temps donné et peut-être plus tôt qu'on ne peut le penser.

Le dégoût creuse goutte à goutte le fossé où l'idole républicaine finira par tomber ; quoi que fassent les gouvernants actuels de la France, la République, à la recherche de sa voie, descendra la pente révolutionnaire, et, soit qu'elle s'avance sur cette pente d'un pas rapide, soit qu'elle tente de réagir contre l'entraînement, elle devra tomber dans l'abîme, et, au jour marqué par la Providence, elle cédera la place par impuissance de gouverner.

La préoccupation de la solution qu'il faudra alors avoir toute prête, si on ne veut pas exposer la France à de nouvelles aventures, est celle de tous les bons esprits ; pour nous, nous ne voyons d'autre moyen de la

préparer, que dans l'organisation fortement charpentée d'un grand parti monarchique et catholique.

* * *

Si l'espace ne nous était pas mesuré, nous aurions encore à entretenir nos lecteurs des événements du Tonkin. Le mois d'octobre a été marqué dans ces parages lointains, par un nouveau massacre des chrétiens de l'Annam et par des avantages signalés des troupes françaises sur les Pavillons-Noirs ; à Madagascar, le drapeau français a été moins heureux, un échec sensible a marqué l'attaque de Tarafat par le contre-amiral Miot qui a payé ce malheur de la perte de son commandement.

Il y aurait des remarques bien intéressantes à faire sur l'incident inattendu qui va amener la solution du différend Hispano-Allemand au sujet de la possession des Iles Carolines. Sa Sainteté Léon XIII choisi comme arbitre par le souverain de la protestante Allemagne, et par M. de Bismarck le promoteur des iniques *lois de Mai* et du *culturkampf* ! Quelle démonstration de la puissance du chef de la catholicité ! Le plus grand monarque du monde et celui qui a dit : " La force prime le droit ! " s'inclinent devant la décision du prisonnier du Vatican !

En Angleterre, la période électorale va bientôt battre son plein, mais le ministère de lord Salisbury n'a pas que cette préoccupation ; les affaires de Birmanie sont de nouveau entrées dans une phase aigüe. Le roi Thiban ne veut pas du protectorat des Anglais qui, de leur côté, redoutent de voir l'influence française venir les supplanter à Mandalay ; tout semble indiquer que le vice-roi des Indes juge le moment venu d'accroître le nombre de ses vassaux, car une importante expédition se prépare et l'indépendance de la Birmanie va sans doute se jouer entre les armées des deux pays dans la vallée de l'Iraouaddy.

L'*imbroglio* oriental demanderait aussi, pour être expliqué, de longs développements ; depuis un mois la question de l'indépendance de la Roumélie a vingt fois changé de face, tous les jours survient un incident nouveau. Il y a trois semaines, la Serbie entrait en scène, huit jours après la Grèce s'agitait à son tour ; aux dernières nouvelles, des éléments de révolte fermentent en Macedoine. Brochant sur le tout, les grandes puissances vont se réunir en conférences et semblent chercher, avant tout, une solution qui ne compromette pas la paix de l'Europe ; il semble que, sous ce rapport, le rétablissement du *statu quo ante* rallie tous les suffrages sauf, bien entendu, celui des Rouméliotes, mais il faudra qu'ils se résignent et le prince Alexandre pourrait bien payer de son trône son trop grand amour pour l'unité bulgare !

RENÉ DE JOLY.

1er novembre 1885.